

Les enchaînés

Martinez, Jean-Yves

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jean-Yves
Martinez

Les enchaînés



CADRE NOIR
SEUIL

JEAN-YVES MARTINEZ

LES ENCHAÎNÉS

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Du même auteur

La Femme Havane
Éditions des Équateurs, 2004

Le Fruit de nos entrailles
Éditions des Équateurs, 2008

DANS LA MÊME COLLECTION

Antoine Brea
Récit d'un avocat

William Gay
Petite Sœur la Mort

Clayton Lindemuth
En mémoire de Fred

Mimmo Gangemi
La Vérité du petit juge

Sam Millar
Au scalpel

Franz Bartelt
Hôtel du Grand Cerf

Thomas H. Cook
Danser dans la poussière

Jacky Schwartzmann
Demain c'est loin

Gordon Ferris
Les Adieux de Brodie

Cyril Herry
Scalp
Petros Markaris
Offshore

Parker Bilal
Le Caire, toile de fond

Sophie Chabanel
La Griffes du chat

Mike Nicol
Power Play

Renaud S. Lyautey
Les Saisons inversées

Joseph Kanon
Moscou 61

Benjamin Myers
Dégradation

Jacky Schwartzmann
Pension complète

© René Char, *Le Marteau sans maître*, José Corti, 1935
© René Char, *Recherche de la base et du sommet*, Gallimard, 1955

© Éditions du Seuil, janvier 2019

ISBN : 978-2-02-141677-0

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

« Quand la neige s'endort, la nuit rappelle ses chiens. »

« Des yeux purs dans les bois cherchent en pleurant la tête habitable. »

René CHAR

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Du même auteur

Dans la même collection

Copyright

Prologue

Premier jour

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Deuxième jour

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Troisième jour

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Épilogue

Prologue

Parfois je ne sais plus si j'ai vécu ces trois jours ou si je les ai rêvés.

Les visages et les lieux se brouillent dans mes souvenirs mais, même quand je ne suis plus sûr de rien, j'entends encore des hurlements de chien et une détonation sèche qui fige l'averse de neige au-dessus de moi.

Des gendarmes apparaissent, avancent comme en apesanteur dans le brouillard laiteux qui m'enveloppe. Je ne peux retenir aucune pensée, ni articuler aucun mot, mais j'ai conscience que c'est moi qu'ils tentent de ranimer en premier. Moi et pas l'autre qui gît à mes côtés, le regard vitreux.

Et lorsque l'un des gendarmes se penche sur mon voisin inerte pour abaisser ses paupières d'un geste grave et théâtral, j'éprouve cette sensation intense et douce de venir enfin au monde.

PREMIER JOUR



David Sedar déplie ses jambes sous la bâche plastique qui le recouvre jusqu'au menton, se frotte les yeux et scrute l'obscurité épaisse de la fourgonnette : des nuques tordues contre la tôle du plancher, des haleines lourdes, des ronflements rauques couvrant le chuintement des pneus sur l'asphalte mouillé. Les trois autres passagers dorment encore profondément mais lui s'est réveillé au cri étouffé du conducteur espagnol :

– ¡Ya pasamos!

David Sedar se redresse, approche son visage de la grille qui sépare de l'habitacle du conducteur, découvre les longues traînées blanches des panneaux lumineux qui déchirent la nuit de l'autoroute comme des comètes : il ne rêve pas, les inscriptions sont en français, la fourgonnette a passé le col du Perthus pendant son sommeil, il a traversé la frontière sans même s'en rendre compte !

À la gare routière de Valence, il est le seul passager à descendre. Autour de lui, les rues sont grises et désertes, mais il reste calme, il n'a pas peur, cela ne veut rien dire, c'est dimanche, il est trop tôt, les gens sont encore chez eux, ils sortiront plus tard.

Il consulte les horaires sur une affiche placardée au mur de la gare, s'assied dans un abribus aux parois en verre illuminées de publicités. Il doit attendre une heure l'unique liaison de la journée pour Hauterives.

Sur son côté, dans le reflet brillant du verre, en transparence sur le sourire d'un mannequin au teint clair, il devine son visage cireux, raviné, ahuri. « *Cara de zombie* », a ricané le Guardia Civil en le relâchant à Madrid, la veille. Abruti de policier en cornette ! C'est vrai, là-bas en Espagne il n'était encore qu'un fantôme, mais ici en France c'est fini, il a un destin tout tracé, il va d'abord redevenir David Sedar Ndong, trente-deux ans, de l'ethnie des Sérères, guide et

traducteur officiel pour AfrikuAlter, une ONG française à M'bour, Sénégal, c'est ce qu'il est vraiment, pas un illettré ni un crève-la-faim, non, il est diplômé de l'université de Dakar, il parle quatre langues, il est *quelqu'un* maintenant, un personnage, un vrai, comme le lui a dit monsieur Denis, « Tu n'es pas n'importe qui, David Sedar, tu es très particulier, très spécial, nous avons tellement de choses en commun. Je pars mais pour moi, désormais, tu existeras autrement, mon frère sère, ailleurs, dans le livre, tu vivras dans le livre que je publierai en France, tu auras ton histoire, je te le promets, tu existeras... »

C'était il y a plusieurs mois déjà, à M'bour, la dernière fois qu'ils se sont vus, mais ce jour-là David Sedar a bien compris ce qu'a voulu dire monsieur Denis : il sera *quelqu'un* dans le livre de Denis Vignat. Il existera.

En arrivant à Madrid avec les autres réfugiés transférés sur le continent par les autorités espagnoles, il a tenu le coup, il s'est fait appeler Célestin Pasinya, natif de la République démocratique du Congo : « Je suis un opposant politique. Toute ma famille a été massacrée par les milices du Nord-Kivu. L'exil a été ma seule option. Tous mes papiers ont disparu dans la traversée vers les îles Canaries. » Il a répété mot pour mot, jour après jour, cette fable apprise par cœur, sans jamais changer de version, quel que soit le policier, le gardien de cellule, l'infirmier, le travailleur social qui l'interrogeait. Il a été relâché après six semaines de rétention avec une carte de demandeur d'asile pour raisons humanitaires, une adresse de foyer d'accueil et un peu d'argent liquide pour survivre quelques jours, offert par une association. On lui a dit qu'il devait attendre à Madrid l'examen de son dossier de réfugié, qu'il avait peut-être une chance d'obtenir l'asile, qu'il pourrait manger et dormir dans des foyers de migrants, mais une fois dans la rue il n'a pas hésité une seconde, il a emprunté les lignes d'autobus qu'il avait mémorisées au pays, et il a trouvé sans difficulté l'adresse du passeur espagnol qu'il avait apprise par cœur.

Le minibus TER s'arrête à l'entrée du village. David Sedar descend avec son petit sac à dos sur l'épaule, simplement vêtu d'un sweat-shirt à capuche, d'un jean trop large et de chaussures de tennis sans marque, des vêtements neufs que la Croix-Rouge espagnole lui a échangés contre ses habits déchirés au centre de rétention de Tenerife,

quelques semaines avant sa déportation vers le continent. La peau de son visage se fige au contact de l'air glacial et de petits nuages de buée s'échappent de sa bouche.

Il regarde le minibus s'éloigner, puis la croix de l'église au-dessus des toits des maisons. Le ciel est noir, et très bas, comme un couvercle posé sur le village. Il rabat sa capuche sur son nez, descend la rue principale à pas lents en grelottant.

Il sent le vide particulier qui l'entoure. Aucun piéton sur les trottoirs. Aucune voiture dans la rue, ni sur la route au loin entre les collines. Pas un vélo ni une mobylette. Les devantures des magasins et des cafés toutes fermées. Personne, pas un être humain à plusieurs centaines de mètres à la ronde. Pas même un chien. Seulement un grand panneau électronique planté au centre de la rotonde au bas de la rue, avec une inscription composée de minuscules ampoules vertes qui s'allument à intervalles réguliers :

HAUTERIVES INFORMATIONS

15 H 20 0 °C

Le vent gelé brûle ses lèvres et ses joues mais il garde la tête relevée. Il ne peut pas détacher ses yeux du clignotement des petites ampoules. Il a déjà vu ce genre d'enseigne lumineuse quelques jours plus tôt dans les rues grouillantes de Madrid, donnant des informations touristiques, mais ici, pourquoi un panneau aussi imposant et sophistiqué dans ce village où il n'y a personne pour le consulter ? Et pourquoi ce message ? Simplement l'heure du jour. Il toise le panneau. Il sait qu'il ne peut pas tout comprendre encore, qu'il n'est pas chez lui, mais qu'importe, il ne doit pas se laisser intimider avant même d'avoir accompli quoi que ce soit. Aucun panneau électronique, aussi impressionnant soit-il, ne doit lui imposer le rythme du monde, même ici, à cinq mille kilomètres de chez lui. Désormais, il est lui-même le début et la fin de l'histoire. Rien ne peut exister en dehors de son corps, de sa volonté. S'il s'arrête, tout s'arrête ; s'il reprend sa marche, le pouls du monde recommence à battre. C'est simple, logique, et il faut qu'il y croie, jusqu'au bout.

Mais ici, pourquoi ce désert humain ? Où sont les vivants qui fabriquent le temps avec leurs ongles et leur chair ? La jeune mère qui mendie un médicament pour soigner son bébé allongé dans la

poussière depuis plusieurs jours. Le gosse pieds nus qui part échanger son poisson séché contre un bidon d'eau potable. Peut-être que ces urgences vulgaires n'ont pas cours ici. Peut-être que l'électronique se charge de tout et qu'on peut survivre sans faire couler chaque heure noire qui passe dans ses propres veines. Alors l'épicerie et la pharmacie où il y a tout ce qu'il faut pour nourrir et soigner les gens peuvent fermer leurs portes en fer le dimanche. Et le temps se passer des hommes pour clignoter dans le vide.

Il a réfléchi, il respire mieux, il va reprendre sa marche vers l'église mais son regard se fige sur la fin du message électronique. Il ne comprend pas le petit cercle au-dessus du grand ovale. Ni le fin croissant qui suit... Et tout à coup, il se sent cloué sur place : 0 °C ! Zéro degré Celsius ! Température zéro ! Partout ! Dans l'air, par terre, sur sa peau, dans sa bouche, dans sa tête ! Zéro degré ! Le chiffre si rond, si opaque, le chiffre ventouse qui avale les âmes, les pétrifie et les recrache dans la poussière comme de misérables cailloux arrachés à la matière. Jamais il n'aurait imaginé ce zéro ailleurs que sur le thermomètre de la chambre de congélation du port de M'bour, là où le poisson entreposé encore vivant crève en quelques secondes. Alors peut-être que ce village fantôme a déjà été terrassé tout entier par le froid d'ici. Peut-être qu'il a été raccordé à cet écran électronique qui égrène seconde après seconde les chiffres de son agonie.

Le père Sylvain aperçoit un jeune Noir passer la porte de l'église. Il a déjà mouché les deux derniers cierges de part et d'autre de l'autel, et s'apprêtait à revenir à la sacristie pour rassembler ses affaires et repartir vers Romans-sur-Isère.

Il ne comprend pas. Il traîne sa lourde carcasse dans la travée centrale, au-devant du garçon qui attend en grelottant, les bras ballants et la bouche tordue par une moue bizarre. Le garçon se redresse, se signe avec ostentation, s'avance vers lui. Arrivé à sa hauteur, le garçon le salue en inclinant la tête, et lui explique d'une voix fébrile qu'il est désolé de l'importuner, qu'il s'appelle David Sedar Ndong, qu'il vient de très loin, d'Afrique, du Sénégal, pour remettre quelque chose d'important à monsieur Vignal, un habitant de Hauterives qui a été son employeur au Sénégal, mais dont il ne connaît pas exactement l'adresse.

Malgré le froid, le père Sylvain sent des gouttes de sueur perler sur son front. Il aurait dû renoncer depuis longtemps à dire la messe dans cette paroisse ingrate où si peu de fidèles viennent encore l'écouter alors que le jeune curé de Châteauneuf-de-Galaure fait salle comble tous les dimanches à quelques kilomètres de là ! Il n'a plus assez de force à leur consacrer, ni à grand-chose d'autre d'ailleurs. Il a honte de sa fatigue, de sa lassitude, mais il voudrait surtout que ce garçon ne soit pas entré dans l'église, pas aujourd'hui, pas maintenant. Il voudrait qu'il ait passé son chemin sans lui avoir adressé un mot. Mais à présent il est trop tard, le garçon est là, face à lui, avec sa peau si noire, ses vêtements inadaptés, son français châtié et ses yeux mouillés d'inquiétude. Et il ne peut plus le renvoyer. Alors au moins il doit l'interroger pour être sûr de ce qu'il doit dire, avant de décrocher le téléphone, avant d'appeler cette pauvre Diane.

– Allô ? C'est le père Sylvain.

– Mon père ? Il... il s'est passé quelque chose ?

– Non, non, ne vous affolez pas, ma fille, mais... voilà, je suis très embarrassé, vraiment embarrassé... Il y a ici un jeune homme, un Sénégalais.

– Un Sénégalais ?

– Oui... mon Dieu, je suis désolé, Diane, mais...

– Que se passe-t-il ?

– Ce garçon dit qu'il est venu jusqu'ici pour voir... votre mari.

– Mon mari ?

– C'est ce qu'il affirme. Il est sans-papiers. Il m'a montré un document officiel en espagnol, c'est un peu confus mais je l'ai pris au sérieux parce qu'il est en possession de quelque chose d'important qui vous appartient, à Denis et à vous. Il dit qu'il a fait le voyage de Madrid jusqu'ici pour vous le ramener, avant de rejoindre un cousin qui l'attend supposément à Lyon avec un hébergement provisoire et un petit boulot à lui proposer. Il savait que vous habitiez Hauterives mais il n'avait pas votre adresse.

– Comment... comment s'appelle-t-il ?

– David... Sedar, oui David Sedar, c'est ce qu'il m'a dit.

– Ah... et comment est-il ?

– Comment ?

– Oui, physiquement ? Quel âge a-t-il ?

– Eh bien, il est jeune, la trentaine, et très costaud. Il est assez marqué par son périple, mais sincèrement il n'a rien d'un vagabond, ni d'un voyou. Il est même très éduqué. Il dit qu'il a été guide et traducteur de Denis lors de missions en villages indigènes, et...

– Et ?

– Enfin... il y a surtout le médaillon.

– Le médaillon ?

– Un médaillon qui vous appartient.

– À moi ?

– Oui, Diane, il m'a montré un bijou en or avec vos initiales gravées. Je l'ai reconnu tout de suite. Vous le portiez à votre mariage. Je vous ai toujours vue avec. Il dit que Denis l'a perdu lors d'une mission, qu'il y tenait beaucoup et qu'il lui avait promis une récompense s'il le retrouvait un jour. Je vous livre tout cela comme je viens de l'entendre. J'ai beaucoup hésité avant de vous appeler, mais

j'ai pensé que... vu la situation, vous deviez prendre une décision vous-même... Je n'aurais peut-être pas dû... Il ne sait pas que je vous connais bien et je ne lui ai rien dit de la disparition de Denis... Je peux encore lui faire comprendre que je ne peux rien pour lui et le laisser repartir.

– Oh non, mon père, ne faites pas ça ! Attendez... Dites-lui simplement que Denis est... absent, oui, absent et injoignable, mais que je vais le recevoir.

– Le recevoir ?

– Oui mon père. Je vais le recevoir maintenant. Je suis sûre que Denis m'a parlé de lui un jour. Il faut que je le voie.

– Mais... vous êtes toute seule là-haut, Diane. Ce garçon a l'air sincère et plutôt pacifique, mais tout de même, nous ne savons pas qui il est.

– Ne vous inquiétez pas, mon père. Je me fie à votre jugement. Vous ne m'auriez pas appelée si vous n'aviez pas eu un peu confiance. Ce garçon a fait un long voyage jusqu'ici. Je dois savoir ce qu'il a à me dire, c'est trop important, même s'il n'a rien à m'apporter de plus que mon médaillon. S'il vous plaît, faites encore ça pour moi, mon père, expliquez-lui comment éviter de se faire remarquer en suivant le chemin des crêtes.

David Sedar suit d'abord à la lettre les indications du curé pour rejoindre la maison des Vignal en coupant à travers bois par le sentier forestier : « Il y aura environ trois kilomètres à flanc de colline avant la descente escarpée vers le vallon, vous n'avez pas de raison de vous perdre, mais il ne faudra pas traîner car la nuit tombe vite en cette saison. Après la grange en ruine sur la gauche, la borne jaune de la compagnie du gaz, les troncs d'arbres abattus et le petit pont sur la rivière, vous apercevrez le toit de la ferme en arrivant sur la crête. Cela vous aidera. »

Il avance d'un bon pas sur le sentier étroit malgré l'épaisseur des taillis et les cailloux tranchants sous ses semelles fines. Il se répète qu'il a eu une idée lumineuse en s'adressant à l'église, et aussi de la chance que le vieux curé connaisse si bien les Vignal, et surtout qu'il ait cru à son histoire. Mais il sait aussi que si monsieur Denis est absent, comme le lui a dit le curé, plus rien de ce qu'il espérait n'est possible pour l'instant, et qu'il devra être patient, et improviser, car maintenant il ne peut plus reculer, si près du but.

Ses muscles se réchauffent en marchant et il oublie le 0 °C terrifiant. Il passe la crête sans encombre, mais, au fond du vallon, un vent de glace déboule d'une gorge rocheuse et mord son cou, son nez, ses lèvres gercées. Et puis l'obscurité l'encercle peu à peu, il ne reconnaît plus rien des repères du curé sur le sentier tortueux, alors des hurlements de branches fouettées déchirent ses tympanes comme des cris d'âmes damnées dans un cauchemar, ses extrémités gelées semblent se détacher de son corps, tout se brouille dans sa tête, et bientôt plus rien n'a de réalité, plus rien sauf l'urgence d'échapper au froid, de fuir ce prédateur invisible, plus féroce qu'une bête affamée, et il marche encore plus vite malgré la nuit effrayante, traversant à

tâtons des murs de ronces hérissées de givre, enjambant des tas de bois mort et de broussailles pourries, de butte en butte, de ravin en ravin, tournant en rond dans la forêt encaissée comme une proie effarée et aveugle.

Maintenant, il est accroupi derrière un talus, à bout de forces, au bord d'un étang gelé qu'il a déjà contourné à deux reprises, dans un sens et dans l'autre, en vain. Il se sent comme un agneau paralysé par un venin foudroyant, abandonné à son sort, terriblement vulnérable devant cette étendue de glace craquelée et phosphorescente de la taille d'un terrain de football qui ne ressemble à rien de ce qu'il a vu dans sa vie. Il ne veut pas crever ici, pas comme ça, sans comprendre pourquoi il ne peut presque plus bouger. Il veut se persuader qu'il lui reste du courage, parce qu'il en avait encore avant la tombée de la nuit, après sa conversation avec le curé, quand il a cru toucher au but après tant de semaines d'épreuves, l'épouvante au large des Canaries, la pirogue bourrée d'émigrants terrorisés dans les vagues hautes comme des collines, la soif, la faim, la brûlure du soleil, les passeurs qui jetaient par-dessus bord les passagers les plus faibles agonisant dans le vomi et l'urine. Après toutes ces épreuves qu'il avait pu imaginer chez lui avant d'embarquer, grâce aux récits des rescapés d'autres expéditions naufragées, et qu'il était prêt, d'une certaine manière, à affronter quand elles étaient apparues. Mais maintenant, ce froid sadique qui plante dans sa chair des milliers d'aiguilles empoisonnées, rien ne l'avait préparé à ça, rien.

Soudain, à une vingtaine de mètres devant lui, de l'autre côté de l'étang, deux petits météores trouent la nuit d'encre, bougent d'un seul mouvement parallèle sur la droite, sur la gauche, et s'évanouissent aussitôt. Il n'est pas certain de ce qu'il vient de voir, ni de ce qu'il doit craindre au-delà du froid qui l'a terrassé, il n'a entendu aucun autre bruit que celui des bourrasques dans les broussailles mais il a perçu une odeur piquante de pelage humide, et d'instinct, sans se l'expliquer, il a la certitude que cette odeur de vie n'est pas hostile. Sans bouger, les bras noués autour de ses genoux, il scrute l'endroit des météores et devine bientôt de frêles nuées de vapeur qui naissent et disparaissent comme les souffles courts d'une respiration aux aguets. Un glapissement ténu jaillit, puis un autre, et une rafale plus violente porte une odeur de cendre et de bois brûlé jusqu'à lui. Il lève le nez, renifle le ciel en pivotant sur ses talons et aperçoit dans son

dos, derrière une muraille d'arbres couverte de ténèbres, des filaments de fumée, comme un voile de gaze en charpie, et juste au-dessous, là, tout près, à cent mètres à vol d'oiseau, moins peut-être, la crête d'une cheminée.

Les poumons en feu, il tambourine sur la porte de la ferme, une bâtisse haute et trapue qui s'est dressée devant lui comme une apparition au détour du massif d'arbres. Les fenêtres du rez-de-chaussée ont leurs volets ouverts, mais aucune ne s'éclaire malgré ses coups répétés. Si c'est bien la ferme des Vignal, le curé s'est trompé, personne ne l'attend ici. Il n'y a même pas de voiture à proximité. Et le chemin carrossable qui descend vers l'autre flanc du bois est couvert de gros tronçons de branches, preuve qu'il n'a pas servi depuis longtemps. Il se retourne vers le vallon à la recherche d'une lueur, d'un signe de vie, mais, aussi loin que porte son regard, il ne voit plus qu'une fosse noire et visqueuse, un lac d'encre sans le moindre relief où fixer un cap. Même s'il trouvait ici un endroit où s'abriter du vent un moment, pour faire du feu avec du bois sec et dégeler son corps, il se perdrait à nouveau en faisant demi-tour vers le village. Ses yeux reviennent vers la façade, et butent au passage sur une petite construction cachée sous les arbres, comme un chalet miniature avec un toit en tuiles et une ouverture en arche sur le devant : une niche. La niche d'un gros chien. Il cogne plus fort sur la porte, sans s'arrêter. Tout à coup, quelque chose de métallique claque au-dessus de sa tête et un puissant faisceau lumineux l'aveugle. Il fait un bond en arrière. Le faisceau glisse vers les hauteurs du toit, s'attarde sur une gouttière arrachée, redescend d'un trait vers ses pieds en évitant de l'éblouir. Il entend des éclats de voix éparpillés par le vent.

– Qui... est là ?

– David Sedar...

– Qui ?

– David Sedar Ndong.

– Qui... qui vous envoie ?

– Le curé...

Ses pupilles se rétractent lentement. Il devine une ombre dans l'embrasure de la porte. Il ne bouge plus. Une mince silhouette apparaît. Une femme. Elle porte une sorte de voile qui couvre ses cheveux à la manière d'une coiffe de religieuse. Il ne distingue pas son

visage. Elle braque à nouveau sa lampe torche sur lui. Puis sa voix s'élève plus distinctement.

– Je suis Diane Vignal. Venez.

Il a entendu le nom qu'elle a prononcé, mais il a du mal à croire qu'il est arrivé chez monsieur Denis, dans sa maison de France, qu'il est sauvé. Elle referme la porte derrière lui, sans pousser le verrou, sans allumer la lumière électrique.

– Suivez-moi.

Elle lui tourne le dos, se met en marche vers l'intérieur de la maison. Il la suit à pas raides, dans le faisceau tremblant de la torche.

Ils empruntent un couloir étroit, montent des marches, traversent plusieurs réduits encombrés de caisses et de meubles drapés de blanc, débouchent dans un corridor plus large jonché de cartons empilés, puis, après une lourde porte aux gonds grinçants, entrent dans une salle obscure où crépite un petit feu naissant.

Elle allume une bougie, fait couler quelques gouttes de cire sur une coupelle, scelle la bougie.

– Réchauffez-vous près du foyer, c'est le plus urgent. Nous parlerons après.

Il claque des dents, il ne peut articuler aucun mot. Il s'accroupit devant la cheminée, déplie ses doigts gelés sur les flammes, attend un soulagement, mais la douleur est décuplée et il pousse un petit cri. Il se sent bête, ridicule. Il se recroqueville, essaie de réfléchir, mais son esprit est encore dehors, sa mâchoire claque de plus en plus, ses mains raidies brûlent. Le 0 °C a gagné, l'horloge du monde n'est plus dans son corps.

– Vous n’étiez pas assez couvert pour traverser la forêt par cette température.

Il tourne la tête vers la femme. Elle n’a pas bougé, les bras croisés sous le châle, son regard posé sur lui. Il ne sait pas combien de temps il a passé comme ça, accroupi devant les flammes, sans se soucier d’elle. Il se force à dire quelque chose, n’importe quoi.

– Oui... merci madame... Pardon mais, il n’y a pas le courant ici ?

– Il est coupé depuis deux heures, à cause du vent. Ce vallon est très isolé. La neige ne va rien arranger.

– Il... il va neiger ?

– Oui. La nuit prochaine. Beaucoup, selon la météo. Nous risquons d’être bloqués, peut-être plusieurs jours. Le chasse-neige ne monte pas jusqu’ici.

Il laisse échapper un gémissement.

– Vous ne connaissez pas la neige, n’est-ce pas ?

Il faut qu’il réponde. Elle a commencé à l’interroger, à le sonder. Il ne doit pas faire d’erreur. Pas maintenant.

– Non madame, je... je ne peux même pas imaginer un flocon... ça doit fondre vite sur la peau, comme l’hostie sur la langue, n’est-ce pas ?

Un sifflement lointain l’interrompt, un jet de vapeur, dans une autre pièce, peut-être au rez-de-chaussée. La femme rallume la lampe torche.

– Attendez-moi.

Elle disparaît dans le couloir, revient après quelques minutes avec une grande tasse fumante.

– Tenez, c’est du thé sucré.

– Merci madame.

Il porte la tasse à sa bouche, avale par petites gorgées le liquide brûlant. Il est content de ce qu'il a dit sur les flocons et l'hostie. C'était bien trouvé. Ça montre qu'il a déjà communiqué, qu'il est catholique. Il voit mieux la pièce maintenant : une table, deux chaises, un fauteuil recouvert d'un drap, un bahut à vitrine vide. C'est tout. Aucun ornement. Aucun bibelot. Comme une pièce inhabitée. Une pièce qui se tait sur ce qui se passe dans le reste de la maison. Une pièce qui ne veut rien dévoiler à l'intrus, à l'étranger qu'il est.

Une sonnerie puissante retentit. La femme sort un téléphone sans fil de dessous son châle. Le volume est très haut. Il reconnaît la voix essoufflée du curé.

– C'est moi, Diane. Il est arrivé ?

– Oui mon père. Il s'est d'abord perdu et il a eu très froid, mais tout va bien maintenant. Nous sommes devant la cheminée.

– Bien, bien... je vois... et vous avez de l'électricité ?

– Non, elle est coupée depuis la fin de l'après-midi. Et chez vous ?

– Coupée aussi. Les lignes haute tension ont claqué très fort tout à l'heure. Un transformateur a dû sauter quelque part parce que même le panneau électronique de la rotonde s'est éteint. J'ai bien peur que cette fois-ci toute la zone reste dans le noir un bon bout de temps, il faut s'y préparer. Comment faites-vous, ma fille ?

– Ne vous inquiétez pas pour moi, mon père, je suis équipée, vous me connaissez.

– Oui Diane, je sais bien, mais enfin... quelle histoire ! Et cette tempête de neige qui arrive ! Je voyais bien que ça se couvrirait mais je n'ai même pas pensé à écouter la radio après l'office, parce que mon Dieu ! si j'avais su, je l'aurais gardé ici en attendant, ou dirigé vers le foyer de charité de Châteauneuf-de-Galaure, oui voilà ce que j'aurais dû faire ! Oh je suis désolé, je n'ai plus toute ma tête en ce moment, j'avais prévu de lui donner un manteau à moi, et puis j'ai oublié, et en plus on vient me chercher du diocèse dans une heure, ils m'ont appelé parce qu'un lit s'est libéré à la clinique Saint-Joseph, je ne peux plus repousser. Je ne reviendrai pas pendant quelque temps, vous savez, ils ne veulent pas prendre de risque avec ma santé et ils pensent que la neige va compliquer les liaisons routières de toute la région à partir de cette nuit, alors...

– Partez tranquille, mon père, tout va bien se passer ici, ne pensez qu'à votre santé.

– Oui, bien sûr, c'était votre décision... Mais vous comprenez, je me sens responsable maintenant, alors si vous voulez que je laisse des instructions à quelqu'un.

– Non, non, surtout pas ! N'en parlez à personne, s'il vous plaît. Vous comprenez ?

– Oui, je comprends... Que Dieu vous bénisse, Diane.

– Au revoir, mon père, je prendrai de vos nouvelles.

Elle s'assied à la table, allume une seconde bougie, lui indique la chaise face à elle.

– Vous avez moins froid ?

– Oui. Ça va mieux.

– Alors nous devons parler à présent.

Il s'exécute, pose ses mains à plat sur la table. Il perçoit son odeur chaude et légèrement âcre, un mélange de parfum, de sueur et de tabac froid. Elle laisse glisser le châle sur ses épaules. Une chevelure lisse et brune coule sur ses tempes. Une mèche plus grise frôle sa joue et elle l'écarte d'un mouvement de tête. La flamme vacille devant eux, diminue jusqu'au petit cratère de cire liquide, reprend sa taille normale et souligne deux cernes gonflés sous ses yeux clairs, comme si elle avait pleuré.

– Le père Sylvain m'a déjà parlé de... votre voyage. Pourquoi êtes-vous venu jusqu'ici, monsieur Ndong ?

Il est intimidé par sa voix. Elle est triste et grave, avec parfois des intonations plus douces, mais elle est ferme aussi, comme la voix de quelqu'un habitué à donner des ordres. Il sait qu'il doit se méfier, ne pas s'emballer. Une seule version, toujours la même.

– Je vais vous raconter comment c'est arrivé, madame, comme je l'ai déjà raconté au curé.

Il glisse ses mains derrière sa tête, décroche la chaînette qui entoure son cou, la pose délicatement sur la table, entre elle et lui.

– C'est la seule chose que j'ai pu sauver, parce que je l'avais cachée dans la couture de mon pantalon. Tout le reste, toutes mes affaires, mes papiers, les passeurs me les ont volés ou la mer les a emportés.

Elle ne regarde pas vers la table. Comme si le médaillon ne l'intéressait pas.

– Vous attendez une récompense, n'est-ce pas ? Vous êtes venu jusqu'ici pour ça ? C'est ce que vous avez dit au père Sylvain.

Il inspire profondément. Il a très envie d'une cigarette.

– J'ai fait une promesse à monsieur Denis, madame. Au Sénégal. Mais comme il n'est pas là... je comprends votre méfiance. En France, je n'ai rien à moi, ce bijou pourrait valoir quelque chose, monsieur Denis m'a dit qu'il y tenait beaucoup, qu'il donnerait n'importe quoi pour le récupérer, que c'était comme un fétiche pour lui, mais s'il n'est pas là... alors ce n'est pas la même chose, parce que ce bijou est à vous, il me l'a dit.

Elle regarde le médaillon. Ses yeux clignent plusieurs fois.

– Mon mari vous a promis une somme précise ?

– Oh, non madame ! Quand il a dit ça, il venait juste de le perdre, c'était l'émotion. En vérité... en vérité il faut que vous me croyiez, madame, je ne suis pas venu jusqu'ici pour demander de l'argent. J'ai dit ça au curé pour qu'il ne s'inquiète pas, pour qu'il trouve ma présence plus logique, parce que sur le coup j'ai pensé que c'est ce qu'on doit attendre ici d'un immigré africain, qu'il demande de l'aide, ou de l'argent.

– Je ne comprends pas.

Il avale sa salive, se force à la regarder en face.

– Je suis venu pour retrouver monsieur Denis.

– Pour retrouver Denis ?

– Oui madame... Un jour, monsieur Denis m'a promis quelque chose qui... qui n'a pas de prix, oui quelque chose de plus important pour moi que l'argent, même si pour payer les passeurs j'ai dû emprunter une grosse somme que je dois rembourser maintenant... Vous savez, votre médaillon m'a beaucoup aidé à continuer, à ne pas perdre courage. Souvent j'imaginai monsieur Denis, sa surprise, sa joie à l'instant où je le lui rendrais, alors ça me donnait des forces. Je n'avais pas son adresse en France, personne à M'bour, ni chez AfrikuAlter à Dakar n'a voulu me la donner, ils disaient tous que ça ne me concernait pas, que c'était confidentiel, mais heureusement j'avais une information : un jour, chez un sculpteur qui fabrique des œuvres avec des morceaux de bois flotté trouvés sur les plages, monsieur Denis m'a raconté l'histoire d'un facteur français qui avait construit il y a longtemps un palais complètement fou avec des pierres ramassées une à une dans une rivière. Il m'a dit qu'il adorait cet endroit parce qu'il s'y était souvent réfugié dans son enfance, car sa grande maison de famille était très proche. Alors j'ai réfléchi, j'ai cherché à la

bibliothèque de l'université à Dakar, j'ai retrouvé le nom du Facteur Cheval, du Palais Idéal, puis de Hauterives, et cette après-midi j'ai eu beaucoup de chance, j'ai rencontré le curé, et maintenant je suis là...

Il a le front humide d'avoir parlé avec nervosité. La femme fixe maintenant la bougie, l'index de la main gauche replié contre ses lèvres, sans autre expression qu'une ride sombre entre les sourcils. Après un long moment, elle redresse la tête, et il se sent traversé, comme si elle lisait dans ses pensées, mais il soutient son regard sans ciller, le torse bien droit, les mâchoires serrées. C'est elle qui finit par détourner les yeux, d'un mouvement sec, comme agacée. Elle se lève, fouille dans le tiroir du bahut, revient avec un cendrier et un paquet de cigarettes, en allume une à la flamme de la bougie en tirant longuement dessus, puis fait glisser le paquet vers David Sedar d'un geste familial.

– Servez-vous si vous voulez. Moi je n'arrive pas à m'en défaire.

David Sedar sent son cœur battre dans sa poitrine.

– Merci madame.

Elle souffle la fumée après l'avoir longtemps retenue dans ses poumons. Son regard s'est durci.

– Cette situation est très délicate, monsieur Ndong. Je n'aurais pas dû vous recevoir ici, comme cela, mais je l'ai fait et il est trop tard pour regretter... J'espère simplement que vous me dites la vérité et que vous comprenez que nous prenons tous les deux des risques importants.

Elle tire nerveusement sur sa cigarette. Sa voix s'enroue.

– Mon mari n'est pas absent, monsieur Ndong... Mon mari a disparu. Je n'ai aucune nouvelle depuis un mois. Personne ne sait rien, ni AfrikuAlter, ni ses rares amis. Je... je ne sais même pas s'il est vivant.

David Sedar encaisse le coup. Ce n'est pas ce que lui a dit le curé.

Elle évite de croiser son regard. Sa voix faiblit.

– Denis est parti d'ici en voiture un soir, il m'a dit qu'il avait un rendez-vous très important à Lyon, qu'il y passerait la nuit, et qu'il reviendrait dans la journée du lendemain... Mais le lendemain, il n'est pas rentré. J'ai trouvé une note dans son bureau... Les gendarmes n'ont retrouvé sa voiture nulle part, et à ce jour, aucune piste n'a donné de résultats, aucune. La vérité est que j'ai accepté de vous recevoir parce que j'espérais que vous pourriez m'éclairer sur la vie de

mon mari à M'bour. Mais il y a une enquête en cours ici, et selon la procédure légale, lorsque vous étiez avec le père Sylvain, j'aurais dû appeler la gendarmerie du Grand-Serre pour lui signaler votre présence. Vous comprenez ? En vous recevant ici, je me suis mise en situation irrégulière. Sans compter que vous êtes vous-même sans-papiers, et que vous risquez l'expulsion si on vous attrape... Avez-vous parlé à quelqu'un d'autre à part le père Sylvain dans le village ?

– Non madame, à personne depuis que je suis en France.

– C'est bien.

Elle saisit le médaillon, le retourne plusieurs fois entre ses doigts, caresse ses initiales gravées.

– Combien d'argent devez-vous au Sénégal ?

Il hésite un instant, puis se dit qu'il doit jouer franc jeu.

– L'équivalent de deux mille euros... c'est une fortune pour moi au pays, mais c'est le prix d'une traversée.

Elle allume une nouvelle cigarette avec le mégot de la précédente, inspire longuement.

– Je vous donnerai de l'argent dès que nous pourrons descendre au village, après la fonte de la neige. Vous aurez de quoi commencer à rembourser votre dette chez vous, ou faire ce que vous voudrez avec. Maintenant, je vais vous servir quelque chose à manger. Vous avez faim, n'est-ce pas ?

– Oui madame.

Elle pose devant lui un bol de potage fumant et une assiette de jambon cuit, observe un temps d'arrêt, repart dans l'obscurité, revient avec du pain et une bouteille d'eau. Elle lui dit « bon appétit », se détourne et s'assied dans son dos, devant la cheminée. Il mange avidement à la lueur de la bougie, en prenant soin de faire le moins de bruit possible avec les couverts, les coudes soudés à la table, car il sent qu'elle l'observe en coin, et jauge le moindre de ses gestes. Lorsqu'il a fini, elle se lève, ouvre le bahut, revient s'asseoir face à lui avec une bouteille de vin et deux verres à pied qu'elle remplit l'un après l'autre aux trois quarts. Il dit « merci, merci » en ouvrant la main devant lui pour l'arrêter. Elle lui jette un regard sombre.

– Vous ne buvez pas ?

– Si, si, pardon madame, mais chez nous, le vin, ce n'est pas courant, je... vous savez, je mange aussi du porc, j'ai étudié à l'école

du Sacré-Cœur et...

Elle l'interrompt en imitant son geste de la main.

– Voulez-vous partager cette bouteille avec moi ? Voilà ma question, rien d'autre.

– Merci madame. Je...

Il ne finit pas sa phrase, trempe ses lèvres dans le verre, le repose devant lui.

Elle le regarde faire, avale une longue gorgée de vin, les paupières mi-closes. Son poignet tremble devant sa bouche. En reposant le verre, elle ouvre des yeux brillants, comme fiévreux. Elle allume une nouvelle cigarette en se penchant sur la flamme de la bougie, fixe la table devant elle, un long moment. David Sedar comprend qu'elle fait cela pour régler son horloge à elle, avant de commencer l'interrogatoire, avant d'ouvrir une nouvelle porte sur l'inconnu.

– Il y a un an, lorsque Denis a été muté au Sénégal, je suis tombée malade. J'ai dû rester ici pour suivre un traitement... En vérité, je ne sais rien de ce qu'il faisait là-bas, il ne m'a jamais expliqué, il m'a simplement dit que c'était très différent de tout ce qu'il avait réalisé dans d'autres pays... Un jour, après des troubles en Casamance, je lui ai quand même demandé par téléphone si c'était dangereux. Il m'a répondu qu'il était le seul étranger d'Afrique à aller sur le terrain pendant la phase d'étude du projet, mais toujours accompagné d'un assistant local très compétent. Il m'a dit : *Avec lui, je ne risque rien*, ce sont ses mots, je m'en souviens.

Sa voix s'éraille, elle tousse, boit une nouvelle gorgée, dégage de dessous son châle une feuille de papier pliée qu'elle fait glisser vers lui familièrement, comme avec le paquet de cigarettes.

– Il m'a écrit ça avant de partir. C'est très vague, mais c'est tout ce que j'ai, alors peut-être... peut-être que vous pourrez comprendre quelque chose entre les lignes, et m'aider un peu.

Il ne bouge pas. Il se sent pris au piège.

Elle tire nerveusement sur sa cigarette, un voile de fumée ondule entre eux dans le frisson de l'air chaud.

– N'ayez aucune gêne. Les gendarmes l'ont lue, authentifiée, photocopiée. Pour moi, ce n'est plus rien d'autre qu'une pièce à conviction dans un dossier. Et surtout une énigme.

Il est chez elle. Elle l'a recueilli. Elle l'a sauvé. Il n'a pas le choix. Il tend une main hésitante vers le papier, le déplie lentement, le ventre noué. Il n'a aucun doute sur l'écriture : ces griffures sèches, ces angles nerveux, il aurait pu l'authentifier sans aucun mal pour les gendarmes.

Ma bien-aimée, je ne reviendrai pas. Le poids est trop lourd et il n'y a pas d'autre issue. Je te demande pardon pour ce qui a été, et ce qui vient. Tout ce qu'on te dira te choquera, te révoltera. Peut-être comprendras-tu. Peut-être pas. Je n'ai pas la force d'affronter ton jugement. Denis.

La feuille tremble dans la main de David Sedar. Il ne peut pas la lâcher. Il la relit plusieurs fois, pour ne pas relever les yeux vers la femme. En face de lui, elle attend sa réaction... la *bien-aimée*... Au Sénégal, il savait qu'elle existait, mais elle n'était qu'une absence, une étoile lointaine dans le ciel de son patron... et soudain elle surgit des écritures, et l'éclabousse de son propre malheur... Elle reprend son rang, le premier rôle qu'elle n'a jamais perdu au fond, David Sedar le comprend maintenant, bien naïf qu'il a été de se croire tout ce temps le seul héros vivant sous la plume de monsieur Denis !

– Vous vous sentez bien ?

– Oui, oui madame, excusez-moi, je suis épuisé, et aussi troublé par...

Il saisit le verre de vin, avale une gorgée : il faut qu'il donne quelque chose à cette femme, tout de suite, quelque chose de vrai, une information, une confidence, pour gagner sa confiance, gagner du temps.

– C'est à cause de l'écriture de monsieur Denis... Je ne l'avais pas revue depuis si longtemps.

– Il vous écrivait ?

– Oh ! oui, pour chaque mission, environ trois fois par mois. Le chauffeur d'AfriquaAlter m'apportait les enveloppes directement au dispensaire. Ça impressionnait beaucoup les gens qu'on me livre quelque chose en 4x4.

– Denis ne restait pas longtemps à M'bour alors, il n'y résidait pas ?

– Ça je... je ne sais pas, madame, je n'étais avec lui que pendant les missions, qui duraient au maximum trois jours, mais après, quand nous avions terminé, je sais qu'il retournait à Dakar, au siège d'AfriquaAlter, pour faire son rapport. En tout cas, c'est de là-bas que je

recevais les feuilles de route.

– Les feuilles de route ?

– Oui, c'est comme ça qu'il appelait les documents d'instructions qu'il m'envoyait pour préparer nos excursions dans la savane. C'était toujours écrit à la main, à l'encre noire, sur de grandes feuilles quadrillées, avec à la fin le tampon d'AfriQUAlter et sa signature. Il y avait aussi mon nom et mon adresse en haut à droite, au-dessus de la date. Je les ai toutes gardées. Elles sont dans un coffret fermé à clé à M'bour. Je n'en ai jamais perdu une seule... Je ne sais pas comment l'expliquer, madame, mais... mais ce sont des papiers très importants pour moi.

– Il vous écrivait tout ça... à la main ?

– Oui madame.

Elle a une moue de surprise.

– Denis n'écrit à la main que les textes qui comptent vraiment pour lui. Le clavier, c'est pour l'administration et le courrier électronique. J'ai moi-même tapé tous les manuscrits de ses mémoires de recherche et de ses articles publiés... Qu'y avait-il de si essentiel dans ces feuilles de route, monsieur Ndong ?

Elle a été sa copiste, son scribe. Elle connaît l'intimité de son écriture. Elle est initiée. Elle en a percé les secrets, la magie, en y mettant beaucoup d'elle-même. Elle pourra comprendre aussi.

– Pour les missions, il y avait déjà tout dans la feuille de route, madame, ses objectifs, ses priorités, je savais exactement ce qu'il attendait de moi et là où il voulait qu'on arrive par le plus court chemin. Il détaillait chaque endroit, chaque personne à visiter, chaque action à mener, c'était si logique, si évident et si réaliste aussi que parfois je me demandais s'il n'était pas déjà allé là où je l'emmenais, ou s'il n'avait pas déjà accompli ce que nous allions faire là-bas. Il a beaucoup d'expérience, je sais, mais aussi il est tellement capable de prévoir les choses, de les planifier, et de se mettre à la place des gens, surtout de ceux qui ne lui ressemblent pas du tout, comme les Sérères ou les Peuls ! Alors moi, une fois sur le terrain, j'ai déjà tout en tête, parce que pendant une semaine, j'ai tellement lu et relu les écritures de monsieur Denis que je les connais par cœur, et il le sait, et c'est moi qui dirige la mission, c'est ce qu'il se passe sur le terrain, et il n'intervient presque jamais...

Il saisit le paquet de cigarettes, cherche son regard. Elle hoche la

tête.

– Gardez-les, j'en ai une bonne réserve. Continuez. Parlez-moi.

– Oui madame.

Il inspire coup sur coup deux longues bouffées, sa tête tourne, mais il se reprend.

– Je n'ai jamais dit ça à personne, madame. Je ne sais pas pourquoi mais je crois que c'est le moment, parce que je sais que vous n'allez pas me prendre pour un idiot, ou un illuminé... Cette feuille de route, quand elle arrive, je suis tellement heureux ! Tellement fier ! Elle m'est adressée, à moi, de la capitale, par un homme important. Tout le monde sait qui est monsieur Denis là où je vis, alors moi je m'enferme et je la lis, je la relis, il y a mon prénom à chaque paragraphe, David Sedar à la troisième personne, David Sedar au futur, « *David Sedar établira le budget chiffré de la mission en monnaie locale* », « *David Sedar prendra contact avec le chef du village et établira dans la langue indigène les protocoles de coopération* », « *David Sedar conduira le chef de mission par la piste vers Foua Fassane* »... C'est comme un rituel, madame, une cérémonie que je dois organiser seul, en respectant à la lettre les écritures... Oh ! bien sûr, je suis aussi content parce qu'au bout de la feuille de route il y a de l'argent pour moi, beaucoup plus qu'on ne peut en gagner en plusieurs semaines là-bas, mais je vous jure que ce n'est pas le plus important madame, parce qu'entre les lignes de monsieur Denis, ça va vous paraître naïf, mais c'est moi-même, David Sedar Ndong, que je découvre, que je vois... oui, je suis là, sur le papier, dans le texte, essentiel à la mission d'AfriquaAlter à réaliser sans faire de fautes, c'est vrai, c'est prétentieux, mais je suis essentiel dans les écritures de monsieur Denis, vous comprenez ? Je suis toujours son personnage principal, le héros de l'histoire qui doit s'accomplir, et qui s'accomplit comme c'est écrit, parce qu'une fois sur le terrain, croyez-moi, je me force à faire exactement ce qu'il a décidé. Et parfois, quand il y a un imprévu et un changement obligatoire, j'essaye de rectifier très vite, de revenir au plan initial, parce que... c'est bizarre à dire comme ça... je ne le fais pas parce que je suis discipliné, ou que j'ai peur de lui, non, mais parce que les descriptions, les réflexions écrites par lui, toutes ses imaginations et ses pensées, que je peux me réciter par cœur autant de fois que je veux, elles sont bien plus pleines de substance et de signification que toutes les choses réelles qui nous arrivent et qui après disparaissent

sous la poussière de la savane. Parce que la feuille de route, elle reste, elle restera...

Elle a un début de sourire sur les lèvres :

– Vous croyez beaucoup en Denis, n'est-ce pas ?

– Oui madame ! Parce qu'il ne ment pas. Parce qu'il tient parole. Parce qu'il accomplit toujours ce qu'il écrit.

Instantanément, il se souvient de la note, *ma bien-aimée, je ne reviendrai pas*, mais c'est trop tard.

– Oh, pardon madame ! Je...

Aucun pli du visage de la femme ne bouge mais dans ses yeux la lueur humide disparaît. Elle se penche en avant, plaque sa main sur le papier.

– J'aime votre franchise, David Sedar. Continuez, au nom de... de votre respect, de votre attachement pour Denis, ou de ce que vous voudrez, mais dites-moi... dites-moi ce que vous pensez de cette note.

Il souffle devant lui en secouant la tête de droite à gauche, ses yeux piquent, sa vue se trouble de plus en plus.

– Oh madame, ces mots vous sont destinés, je...

– Écoutez, David Sedar, vous avez été très proche de mon mari au Sénégal, vous venez de me le dire à votre manière, mais c'est exactement ça. Je sais moi que jamais il n'aurait pris la plume pour écrire à la main à quelqu'un en qui il n'aurait eu une confiance totale, alors je vous en supplie, dites-moi ce que vous pensez de ces phrases, de *ce poids trop lourd*, de *ce qui a été*, de *ce qui me révoltera*. Ce sont des mots très durs. Je ne sais pas sur quelle piste sont partis les gendarmes, ils ne me disent jamais rien de convaincant, mais moi... moi je suis sûre que Denis parle de quelque chose qui s'est passé au Sénégal, quelque chose de grave qui l'a affecté au plus profond de lui-même. Je connais mon mari depuis qu'il fait ce métier, il a toujours été immunisé contre le désespoir et la dépression, mais cette fois-ci, lorsqu'il est rentré, ce n'était plus le même. Je n'ai pas le choix, David Sedar, Denis est... il est parti, et quel que soit le sens des mots écrits sur ce papier, quel que soit ce qu'ils cachent, je dois savoir la vérité.

Elle respire plus vite, remplit les verres, vide d'un trait le sien et pousse celui de David Sedar jusque dessous son visage.

– N'ayez pas peur, David Sedar. C'est seulement entre vous et moi. Faites-moi confiance. Aidez-moi.

Il boit encore, sa tête tourne de plus en plus, il ne l'entend presque

plus, il se sent glisser tout entier.

– J'ai tenu parole, madame, j'ai ramené le bijou... mais là... désolé, je me sens très faible...

Elle souffle la bougie et reste dans l'obscurité du couloir, le dos collé au mur de la chambre où elle a accompagné David Sedar en le soutenant pour qu'il ne s'écroule pas. Elle entend le vieux lit craquer, puis très vite, une respiration lourde qui emplit le silence. Elle ferme les yeux, laisse l'étrangeté du moment l'envahir.

Lorsque aucun souffle n'est plus perceptible à travers le mur, elle retourne devant le feu, se sert un nouveau verre de vin, rejoint sa chambre et ouvre le cahier noir de Denis, à la première page, qu'elle connaît presque par cœur.

tu veux savoir comment tout cela a commencé ? je ne sais pas, ça n'a jamais commencé, ça a toujours été là, en moi, dès le premier biberon, j'en suis certain : ce goût d'amande pourrie, de punaise écrasée, cette saveur douceâtre de culpabilité, oh ! oui ma bien-aimée, de plain-pied dans la bouillie œdipienne, mais quoi ? c'est bien là que tout se décide, n'est-ce pas ? aux estuaires des filets de bave et des petits vomis, entre les dents et les lèvres, téter ou mordre, téter ET mordre : pendant les premiers mois, tu sucas le sein lacté *ad libitum*, tu jouis au paradis chaud et blanc, et puis du jour au lendemain basta ! tu ne lécheras plus ta maman, le téton adoré devient tabou, et on te passe à la tétine, rèche, froide, au goût de pneu, pourquoi ? personne ne t'explique, black-out, omerta, alors tu ne comprends plus rien, tu souffres, tu brailles, tu es perdu, et tu te demandes en vain quel est aujourd'hui ce crime contre-nature qui était encore hier le bien absolu ? et chaque fois que tes lèvres pressent ce nouvel embout amer et désincarné, tu savoures

simultanément les plaisirs interdits de l'injustice, de la culpabilité et de la haine : jouissance et douleur confondues, traumatisme indélébile, fêlure inhérente à l'être, et surtout méfiance et rage à jamais, car désormais tu devras vivre avec cette cicatrice d'amour sur les lèvres, ce bec-de-lièvre de l'âme qui deviendra plus tard on ne sait quoi de tragique et de vil chaque fois que tu ouvriras la bouche pour donner un baiser à la vie, oh ma bien-aimée, tu te demandes si je délire, n'est-ce pas ? mais non ! j'ai simplement compris, sans thérapie, sans grand déballage, que chez moi ce bec-de-lièvre, cette perversion originelle est devenue par je ne sais quelle transmutation cynique, quelle alchimie maudite, l'envie, le besoin, le désir irréprensible de contempler de près la misère des autres, de scruter à la loupe leurs famines, leurs maladies, leurs souffrances, j'ai besoin de ces fléaux comme d'un antidote, d'une drogue, quand je rentre en Europe, quand je m'en éloigne trop longtemps, ils me manquent tellement, je me sens perdu, sans repères, alors bien calé dans mon fauteuil en cuir, je relis les statistiques de la FAO et soudain je me sens mieux, un milliard de personnes sous-alimentées ? comme je respire ! la crise sanitaire en Afrique ? oh joie ! je ne pense qu'à retourner m'y baigner tout entier, les miasmes du Tiers-Monde ? le seul oxygène qui convient à mes poumons ! non, ma bien-aimée, je ne délire pas, je ne suis pas fou, je n'ai simplement plus de conscience, ni bonne, ni mauvaise, pour quoi faire ? glande morale inutile ici-bas, car l'enjeu est ailleurs, plus haut, plus profond, que sais-je ? et moi je suis là, je vis, je jouis, je me purlèche de la disgrâce de mon prochain sous-développé, de la fatalité qui l'enferme dans son destin de sans-grade, d'ailleurs mon salaire dépend de lui, c'est important ces mensualités qui sont d'immenses fortunes comparées aux revenus d'ici, pourquoi AfrikuAlter me paie autant ? indemnités et primes, logement et voiture de fonction, traducteur occasionnel, voyage de retour tous les ans, n'en jetez plus ! je suis le représentant de l'Occident, un messie de l'humanitaire, on croit beaucoup en moi ici, on me reçoit, on me bénit, et je suis si heureux parmi les

miséreux, tellement respecté, puissant, souverain, pour eux je suis celui qui peut sauver des vies, le marabout blanc qui décide lequel d'entre eux sera épargné, où et quand, lorsque les enfants affamés s'agglutinent autour de moi, lorsque les mamans me portent leurs bébés malingres et hâves me prenant pour un médecin, mon Dieu comme je me sens grand ! d'un coup d'œil, sans aucune compétence, je sais tout de leur dénutrition, de leurs maladies chroniques, de leur tragique espérance de vie, je n'ai qu'un doigt à lever pour en sauver un, ou deux, ou dix, plutôt celui-ci que celui-là, ou aucun, c'est selon, et puis qu'importe au fond, ils sont tous pareils, le paludisme, la tuberculose, le sida, beaucoup y auront droit un jour ou l'autre, s'ils survivent à leurs carences alimentaires, alors comment faire le tri ? comment choisir ? et c'est toujours à ce goût d'amande au caoutchouc, ce goût de faute caillée que je reconnais mon engagement, cette abnégation, ce don de moi célébré par tous et qui me vaut tant de lauriers, mais bon Dieu ! qui m'a arraché au sein de ma mère ? qui m'a fourré le téton en caoutchouc entre les lèvres ? pourquoi n'ai-je jamais vraiment cru à ce que je fais dans la vie et qui me la fait grassement gagner ? pourquoi la désillusion, la rage, la haine ont-elles pris, un jour, le dessus ? pourquoi ce sentiment d'avoir été trompé, abusé par la réalité ?

DEUXIÈME JOUR



David Sedar tend l'oreille : le vent s'est tu derrière les volets fermés. Il se souvient : l'étang gelé, les deux petits astres dans la nuit sans issue, et enfin, derrière les arbres, la maison de monsieur Denis.

Maintenant, blotti sous ses couvertures, sa tête bourdonne mais il n'a plus peur, il est au chaud, en sécurité. Il referme les yeux, laisse son esprit s'embrumer. Il aime cette apesanteur cotonneuse. Il s' imagine sous un immense édredon flottant dans le ciel, un ballon dirigeable gonflé de plumes, étouffant tous les bruits, amortissant tous les coups portés sur lui par le monde. Dans un halo de fumée bleuâtre, il revoit la femme de monsieur Denis, son châle noir, son visage grave à la lueur des bougies. Une belle femme, ni jeune ni âgée, fumant et buvant comme un homme, seule dans cette maison éloignée de tout. Elle l'a recueilli, lui l'immigré, le vagabond, en le croyant sur parole. Elle est courageuse. Ou inconsciente. Et monsieur Denis ? Que s'est-il passé ? Où est-il ?

Le silence enfle dans ses oreilles : il y a bien une forêt, une route, des villages à quelques kilomètres. Pourquoi rien de tout cela ne se manifeste ici ? Et la tempête ? Depuis quand a-t-elle cessé ? Il sent dehors une présence, diffuse, menaçante. Sa respiration s'accélère, il transpire sous les draps épais. Il se lève, ouvre la fenêtre, hésite en recevant la gifle du froid, écarte les volets d'un coup sec. Alors, dans la lumière pâle de l'aube, il a une vision : l'édredon-dirigeable de son rêve a crevé dans le ciel en lâchant des milliards de duvets blancs : « Flocons ! » fait-il en tendant la main ouverte. Il prononce le mot plusieurs fois de suite, « Flocons ! Flocons ! », et dans sa paume libérée de la gravité, c'est le mot lui-même qui se pose, vide, inaudible, un vague frisson, un baiser froid sur sa peau incrédule, une aumône d'étoile aussitôt reprise. Il ne comprend pas, et pourtant il voit, il sent

qu'il neige, là, sur ses doigts, devant lui, sur la terre, *il neige* ! Et jamais depuis son départ de M'bour dans la pirogue bourrée de morts-vivants il n'a eu l'impression si puissante, si réelle, d'avoir échoué sur un autre monde. Le monde où l'eau des étangs devient solide et si dure qu'on pourrait danser dessus. Le monde où les hosties tombent du ciel en averse phosphorescente. Le monde où la boue se change en crème de lait dans la nuit.

Soudain, au loin, un point noir glisse sur le tapis blanc. Au début, il croit à un animal, mais son avancée est trop fluide, trop rectiligne, comme si le point suivait un sentier masqué par la neige. La forme grossit vite, s'étire en hauteur, en largeur, et bientôt David Sedar n'a plus aucun doute : c'est un homme, qui vient vers la maison.

Il referme la fenêtre, recule vers l'intérieur de la chambre, observe à couvert la silhouette qui s'allonge en avançant : il l'a espéré un instant mais non, ce n'est pas monsieur Denis. L'homme est plus grand, plus corpulent. Il porte une parka sombre, des sortes de raquettes sous ses pieds, des bâtons dans ses mains gantées et un objet long et fin en bandoulière : un fusil.

Une autre silhouette apparaît, courant et sautant avec difficulté au-devant de l'homme : un chien. Un grand chien beige.

L'homme s'arrête, plante ses deux bâtons, ne bouge plus. Le chien excité par les flocons s'agite autour de lui, s'enfonce dans la poudre blanche, se dégage d'un coup de reins, recommence en remuant la queue gaiement.

L'homme reste impassible : il ne fait aucun geste vers lui, ne lui parle pas. Ce n'est pas son chien. L'animal s'épuise bientôt, puis fait face à l'homme immobile, les flancs creusés, la langue pendante. Des petits nuages de vapeur s'échappent de son museau.

Dans un mouvement très lent, sans perdre le chien des yeux, l'homme relève une raquette, déplie sa jambe en arrière, reste en équilibre un instant, laisse basculer son torse et se rétablit un mètre en arrière dans la même position.

Le chien a laissé l'homme exécuter son pas de danse sans bouger, comme s'il le connaissait, comme s'il en espérait quelque chose.

L'homme attend quelques secondes, puis, au ralenti, dégage le fusil de son épaule, relève le coude droit à l'horizontale et met le chien en joue, à bout portant.

David Sedar retient sa respiration : l'homme n'est pas en danger. Pourquoi ce geste absurde de viser un animal pacifique et joueur ? Le chien relève le museau vers le canon, les oreilles dressées. Maintenant, face au fusil pointé, il paraît plus petit, plus frêle, abandonné à son insouciance. Il balaie encore les flocons avec sa queue, s'interrompt, et ne bouge plus.

Un voile trouble la vue de David Sedar, comme la première fois qu'il a vu mourir un homme. Il a compris. La chorégraphie de l'homme au fusil n'est pas un jeu. Ses mouvements sont calculés au millimètre. Il va tirer sur le chien.

La tête du chien éclate dans une gerbe rouge. Son corps est projeté à deux mètres en arrière.

Agrippé au loquet de la fenêtre, David Sedar baisse les paupières, les mâchoires serrées. Le coup de feu et la plainte du chien s'éteignent dans le silence hébété.

Lorsque David Sedar rouvre les yeux, la neige saigne autour du crâne fracassé. L'homme a remis son fusil en bandoulière et se rapproche de la maison.

Alors David Sedar sait que l'horloge du monde ancien vient de se remettre en marche.

La porte de la chambre s'ouvre après deux coups rapides, la femme de monsieur Denis entre, les cheveux défaits, la respiration courte.

– Écartez-vous de la fenêtre !

David Sedar recule d'un pas, les yeux encore voilés de stupeur. Elle lui touche le bras.

– Ne craignez rien, il ne vient pas pour vous, mais tant qu'il sera ici, vous devrez rester enfermé. C'est un gendarme, une sorte de détraqué, il est connu pour ça ici.

– Il a abattu un chien. Vous... vous avez vu ?

– Oui, mon Dieu ! Ils deviennent fous, et lui c'est le pire de tous, il a déjà eu des histoires comme ça par le passé mais ici les gens sensés se taisent parce qu'ils ont peur. Je vous expliquerai quand il sera parti, mais pour l'amour de Dieu restez silencieux David Sedar, ne faites aucun bruit, il ne doit pas vous entendre. Faites-moi confiance. Vous me faites confiance n'est-ce pas ?

– Oui madame.

– Alors attendez-moi ici. Ne bougez pas. Je vais m'en débarrasser.
Elle referme la porte.

David Sedar s'assied sur le lit, hors du champ de la vitre. Il entend trois coups puissants frappés sur la porte d'entrée de la maison, au-dessous de sa fenêtre, suivis d'un long silence.

Puis trois nouveaux coups rageurs et une voix pleine d'autorité :

– Gendarmerie ! Ouvrez-moi !

La voix de la femme jaillit de l'intérieur, étouffée par l'épaisseur de la porte :

– Partez d'ici !

– Ouvrez-moi !

– Partez ! Vous êtes un monstre ! Vous n'aviez pas le droit !

– Pas le droit ? Pas le droit de quoi ? Ouvrez, nom de Dieu ! Je vais pas vous parler à travers la porte !

– Vous n'êtes qu'un malade ! C'était le chien des Brunet. Vous auriez pu les appeler et ils seraient venus le chercher ! N'importe qui de normal aurait fait ça !

– Je prends pas ce risque !

– Risque ? Mais c'est vous le risque ! Vous avez abattu un chien de sang-froid, devant chez moi, comme si vous aviez fait ça toute votre vie, tuer des chiens de famille plus doux que des agneaux ! Mon Dieu, je ne sais pas ce qui se passe ici, mais maintenant vous allez emporter le cadavre loin de chez moi et appeler les Brunet, vous m'entendez ? Et si vous êtes venu pour vérifier si mon chien est avec moi, alors oui ! il est bien là ! sous les arbres, derrière sa niche, mais à un mètre sous terre ! C'est moi qui l'ai enterré il y a un mois, mais vous pouvez prendre la pelle pour le déterrer et faire une nouvelle croix dans votre petit carnet de tueur de chiens !

– Fermez-la maintenant !

Un long silence suit les dernières paroles de l'homme.

David Sedar se lève malgré sa peur, se rapproche de la vitre en restant bien dissimulé derrière le rideau. L'homme au fusil est toujours devant la maison. Il a retiré ses raquettes et trépigne sur la neige comme un buffle excité dans un enclos. David Sedar aperçoit son cou épais, son nez écrasé et ses larges sourcils noirs sous la capuche de sa parka. L'homme lâche encore des jurons pendant plusieurs minutes puis revient vers la porte et frappe à nouveau violemment du poing.

– Je sais que vous êtes là derrière alors écoutez bien ! On m'a

envoyé pour vous dire que l'enquête sur votre mari commence à sentir très mauvais au Sénégal et que ça va remonter jusqu'ici.

Il a collé sa bouche au bord du chambranle et sa voix a pris une intonation haineuse :

– Mais vos emmerdes sont pas finies ! Le vieux Louvier va porter plainte parce que la vanne de votre étang a pété avec le gel et la vase inonde déjà son terrain. Dans deux jours, ce sera plus qu'un foutu marais et adieu votre élevage de poissons. Et franchement je vois pas qui va vous réparer ça avec cette météo. Surtout qu'on a vu un mec louche traîner dans le coin, alors ouvrez bien l'œil, hein ! parce que je pourrai rien pour vous !

Hier soir, quand l'étang gelé glissait vers lui comme un linceul blanc, David Sedar n'a pas renoncé, mais maintenant, derrière la fenêtre, dans la neige, le chien se vide lentement par la tête, alors il faut se préparer, car bientôt il sera seul, sans feuille de route, pour affronter l'homme au fusil qui l'a tué et qui reviendra pour lui. Des bruits montent de l'escalier : des craquements, des pas précipités, la sonnerie du téléphone, la voix éraillée de la femme qui égrène des « oui, d'accord » entre de longs silences, des reniflements, un dernier « merci, je comprends », et puis plus un mot, plus rien pendant un long moment, comme si elle avait quitté la maison. Mais elle est là, il sait qu'elle est là, peut-être recroquevillée comme lui dans un coin, serrant ses tempes, étouffant l'écho de la détonation qui l'a remplie de néant. Et il l'attend, elle va revenir, il a besoin de ses explications. Maintenant elle seule peut lui montrer un chemin, l'empêcher de disparaître. Tout à coup, plus loin dans la maison, des portes qui claquent, des fracas métalliques, et un grondement mat qui fait vibrer les vitres : l'ampoule du plafonnier hoquette, puis s'illumine : la femme a démarré un groupe électrogène. Il le savait. Elle ne s'est pas laissée aller. Elle est forte. Elle s'est relevée.

Elle entre dans la chambre sans frapper, s'assied sur le lit défait, les épaules lourdes, les cernes gonflés.

– Il est parti.

Elle essuie son nez avec un mouchoir en papier, évite son regard.

– Vous nous avez entendus crier, n'est-ce pas ?

– Oui madame.

Elle hoche la tête, soupire profondément.

– On m’a appelée de la mairie. Il faudra au moins trois jours pour rétablir l’électricité. Je viens de brancher le générateur. Son réservoir d’essence est plein. Il devrait tenir vingt-quatre heures.

– D’accord.

– Ça va aller ?

– Pourquoi ces hommes tuent les chiens, madame ?

Elle se redresse, arrange ses cheveux, reprend de sa voix rauque.

– Parce que ce sont des minables et des fous ! Il y a eu un cas mortel de rage humaine il y a un mois à Saint-Donat, un village près d’ici, une enfant de neuf ans, la fille d’un éleveur de chiens. L’hôpital a d’abord parlé d’une morsure de chauve-souris, c’est déjà arrivé il y a une quinzaine d’années dans le Vercors, mais un conseiller municipal en a profité pour régler des comptes. La petite n’était même pas enterrée que cet imbécile a accusé l’éleveur d’avoir eu peur d’une inspection et d’avoir relâché dans la nature des chiens contaminés importés illégalement de Roumanie. Il n’y avait encore eu aucune enquête sérieuse, ni aucune preuve avérée, mais les journalistes locaux se sont déchaînés. Il leur fallait un feuilleton pour l’hiver, la rumeur a gonflé et tous les chiens errants ou simplement en liberté autour des fermes ont été traqués. Les paysans ont commencé à se dénoncer entre eux, à se barricader et à sortir le moins possible, comme si des hordes de molosses enragés allaient attaquer les villages et dévorer tous les enfants ! La psychose a enflammé toute la région. Un camp de réfugiés roms a été rasé et ses occupants déplacés on ne sait où. Des permanences de vaccination ont été ouvertes dans les écoles et les lycées, des milliers de vaccins ont été commandés. Et puis le préfet a fait passer un arrêté absurde qui stipule que tout chien non tenu en laisse, même avec collier et puce électronique, doit être capturé ou même sacrifié sur place par les pompiers ou les gendarmes. Les vétérinaires sont mobilisés pour recenser les chiens dans les fermes et signaler les bêtes suspectes ou insuffisamment surveillées par leurs maîtres. Quand le vétérinaire de la commune est venu jusqu’ici, je lui ai montré l’endroit où mon chien est enterré, c’est une vieille connaissance, il n’a pas insisté, mais la panique est tellement grande que les gendarmes font régulièrement des rondes et des visites dans la campagne, comme des chasseurs de primes. Je n’aurais jamais cru que ça arriverait un jour devant chez moi.

– J’ai vu le chien dans la neige, madame. Il voulait simplement jouer. L’homme a pris du plaisir à le tuer. Ça aussi je l’ai vu.

– Qu’est-ce que vous dites ? Vous étiez réveillé quand...

– Je n’arrivais pas à dormir, je regardais tomber les flocons, et l’homme et le chien sont arrivés. Le chien a presque léché le canon du fusil quand l’homme l’a mis devant son museau. Monsieur Denis dit que j’ai un don pour lire au fond des gens, mais moi je ne crois pas à ça, j’observe juste les corps, les gestes et la tension des muscles, c’est la pratique de la lutte qui développe ça chez nous. J’étais à la fenêtre, à une centaine de mètres. À cette distance, on ne voit que la vérité. L’homme se croyait seul. Il n’a pas tiré pour éliminer un danger, il a tiré pour ressentir ce que ça fait d’éclater un crâne à bout portant. Ça j’en suis sûr, madame, j’en suis sûr...

– Mon Dieu... quel lâche !

David Sedar la regarde retenir un sanglot : ses épaules se sont encore affaissées, son dos s’est courbé, mais son cou et sa tête s’étirent vers la fenêtre, comme si elle voulait courir vers le sang versé, pour essayer de comprendre ce qu’il s’est vraiment passé dehors, dans la neige.

– Non madame, au contraire, il faut une sorte de courage pour faire ça.

– Quoi ? Pourquoi dites-vous ça ?

– J’ai appris ça chez moi. Tous les hommes s’endorment avec des meurtres et des choses terribles dans leurs têtes. Tous les hommes tuent en rêvant. Ceux qui le nient sont des menteurs. Mais le gendarme, ce matin, il s’est donné le droit de le faire dans la vraie vie, parce qu’il s’est senti légitime, parce qu’il s’est dit qu’il accomplissait son devoir, mais aussi parce qu’il savait qu’il y avait là un rêve, ou un cauchemar, plus grand que lui, quelque chose qui le dépassait. C’était peut-être la seule occasion de sa vie de toucher cette chose du doigt, et il l’a saisie, il a appuyé sur la détente.

– Mais... de quoi parlez-vous ? Comment êtes-vous si sûr de vous ?

– Je... je connais ces sensations, madame. J’ai entendu comment il vous a parlé. Sa voix vibrait encore. Son plaisir a été grand, plus grand que sa culpabilité. Il va repenser toute la nuit à ce qu’il a osé faire. Il ne va pas pouvoir s’endormir.

Elle ouvre des yeux ronds, se lève en resserrant son châle autour de ses épaules.

– Je ne sais pas si je vous comprends bien. Je ne suis pas préparée à ces choses-là... Vous êtes jeune, mais vous parlez déjà comme un homme mûr... On vous écoute chez vous, n'est-ce pas ? Vous êtes une sorte de griot, c'est ça ?

– Oh non madame ! Ma famille est catholique depuis toujours, il n'y a jamais eu de devins à fétiches chez moi, et les seules personnes qui m'ont écouté parler un jour sont mes professeurs de l'université et les coopérants comme votre mari à qui j'ai servi de guide pour gagner ma vie.

Elle le dévisage en évitant son regard, s'arrête sur ses lèvres épaisses, son front large.

– Je comprends maintenant pourquoi Denis vous a engagé... vous avez dû lui être très utile pour ses missions.

Elle n'attend pas sa réaction, se retourne vers la fenêtre, allume une cigarette, fixe un point à travers la vitre où les flocons ont cessé de tomber. Ses épaules et sa tête se sont redressées.

– Ça y est, il a emporté son trophée.

Sa voix est plus claire. Elle ouvre la fenêtre, jette son mégot d'une pichenette.

– Il ne faut pas les laisser gagner. Je vais vous chercher des vêtements chauds, vous avez à peu près la taille de mon mari. Il y a une salle de bains au bout du couloir, le linge de toilette est dans l'armoire, vous n'aurez qu'à vous servir. Je vais me reposer une heure ou deux, et après je vous demanderai un service, mais je ne sais pas si vous pourrez... nous verrons...

que croyais-tu ? qu'on s'en sortirait indemnes ? oh non ma bien-aimée ! rires et larmes dans la même grimace, voilà ce que m'a appris la déesse Misère en écartant ses cuisses devant moi, jouir et souffrir, aimer et haïr, téter en chialant le jus fielleux du pneu originel, mais jamais ! jamais jouer à l'amant glacé, blasé, revenu de tout, oh ! j'en connais de ces stoïques au masque blanc, ces bonzes désinfectés de l'humanitaire humaniste humanisant qui te soufflent leur haleine d'encens au visage dans les travées des mouroirs de Lagos ou de Luanda en prêchant à voix basse l'absolue nécessité de garder la bonne distance, de ne jamais mettre en jeu tes propres affects, tes convictions, tes révoltes, le devoir de rester neutre, digne, extérieur à la douleur de l'autre pour affronter sans craquer l'injustice immanente, comme je les fuis ces saints-là ! comme ils me terrifient ! qui peut rester « extérieur » devant, devant... oh mon Dieu, je sais peut-être quand ça a vraiment commencé, oui ce jour où j'ai compris que ma main innocente savait d'instinct frapper au cœur et ôter la vie, un véritable conte cruel que j'ai vécu là, « les trois agnelets de la savane », personne ne m'a poussé à y aller, je l'ai fait en conscience, oui en conscience ma bien-aimée, je ne te l'ai jamais raconté parce que tu étais déjà trop loin de moi, c'était quelques semaines après ma première mission à M'bour, j'avais promis à l'équipe locale d'AfriquaAlter un méchoui pour la remercier de son accueil, mon chauffeur m'a proposé d'aller chercher dans la savane trois agneaux de lait chez un parent à lui, il était certain d'obtenir un très bon prix, nous allions pouvoir

les choisir nous-mêmes, ils seraient tués et saignés devant nous, puis nous n'aurions qu'à les charger dans le 4x4 et repartir, c'était une manière de nous assurer de l'origine de la viande et de faire gagner quelques milliers de francs CFA à sa famille, ton médecin venait de t'interdire de me rejoindre, j'étais seul tous les soirs avec mes angoisses, quand j'ai entendu le chauffeur dire « tués et saignés devant nous », j'ai donné mon accord, par bravade, par défi, j'allais enfin pouvoir mettre à l'épreuve, sans autre témoin qu'un ou deux hommes dont je pouvais acheter la discrétion le cas échéant, ma peur malade du sang versé, cette faiblesse inavouable qui m'avait déjà joué tant de tours devant mes pairs, lorsque nous sommes arrivés chez son cousin, une baraque isolée dans un hameau misérable et désert, l'homme était vauté ivre mort au milieu d'une dizaine d'agneaux dans l'enclos où sa femme l'avait traîné par les pieds, selon elle il ronflait depuis une bonne heure et ça n'allait pas s'arranger, le chauffeur l'a secoué en vain, le temps pressait, le repas à M'bour était prévu pour le début de soirée, nous étions à deux heures de piste et il fallait en prévoir quatre ou cinq de plus pour la cuisson à la broche, mais il n'était pas question d'annuler le méchoui, alors le chauffeur, avec ma permission, a directement traité avec la femme, ils ont accordé que nous tuerions et saignerions nous-mêmes les agneaux, il n'y avait pas d'autre solution, la femme a pris l'argent, a aiguisé un couteau long et fin comme une dague et me l'a tendu en nous indiquant le terre-plein sous un arbre où ils abattaient les bêtes, elle a apporté de vieux chiffons et un sac de jute, le chauffeur a attaché ensemble trois agneaux qui avaient la taille de petits caniches, ils ont commencé à bêler piteusement comme s'ils pressentaient quelque chose, le chauffeur m'a pris le couteau des mains en prétextant un lien à couper, puis il l'a gardé et nous nous sommes retrouvés seuls avec les petites bêtes, foulant d'anciennes traces de sang incrustées dans la poussière, une odeur d'ordure et d'excréments me retournait le cœur, j'espérais encore le réveil du cousin, j'essayais de donner le change mais, comme je ne me décidais pas, le

chauffeur a saisi d'autorité le plus gros des agneaux par les pattes arrière, les a jointes et m'a demandé de les tenir fermement alors qu'il le plaquait au sol, je n'ai pas pu me dérober, il a posé un genou sur son poitrail et a maintenu sa tête à terre avec sa main gauche, derrière lui je m'agrippais en tremblant aux pattes de l'animal qui ruait, alors le chauffeur a pointé le couteau à dix centimètres de la poitrine de l'agneau, a murmuré quelque chose, j'ai tourné la tête en serrant les dents et soudain j'ai ressenti la secousse jusque dans mon ventre, l'agneau hoquetait et ses spasmes irradiaient le long de mes bras, j'étais écœuré et perdu, un flot de rage est monté dans ma gorge et je n'ai pas pu retenir mes larmes, je pleurais sur lui, sur moi, sur la fatalité qui nous accablait tous les deux, je me cramponnais encore à ses petites pattes quand le chauffeur m'a demandé à voix basse de les lâcher parce que l'agneau était mort, alors très vite il a amené le deuxième et mécaniquement j'ai empoigné ses pattes, j'avais un goût de métal rouillé dans la bouche, acide, intense, j'ai vu la lame rouge et brillante glisser dans le soleil, je l'ai suivie et quelque chose en moi a cédé : je devais continuer ce qui avait été commencé, pour pouvoir trembler, souffrir, jouir encore du sang et des larmes, le deuxième agneau était déjà calé sous le genou du chauffeur et j'éprouvais maintenant une sorte d'exaltation, de son côté le chauffeur était toujours aussi calme, occupé à son affaire, il a pris une longue inspiration et a planté le couteau dans la poitrine de l'animal d'un geste pur, extrêmement précis, la peau s'est fendue comme une soie et le sang a bouillonné, puis la lame est ressortie de cette petite vulve béante, lentement, presque délicatement, et cette fois je n'ai pas détourné les yeux, au contraire j'ai fixé, fasciné, la chair palpitante qui cédait par à-coups au calme et au silence, la mort était là, couchée entre la bête et moi, mystérieuse et douce, et soudain, en sa présence, je me suis senti libre, sans culpabilité, sans comptes à rendre à personne, alors, poussé par une force étrange, j'ai moi-même relevé la bête morte par les pattes et je suis allé l'accrocher à la potence où la première se vidait déjà, le

chauffeur m'a aidé à la hisser sans rien dire, mais quand j'ai croisé son regard, il m'a souri et j'ai compris qu'entre lui et moi les choses étaient claires, j'étais prêt, c'était mon tour, il m'a tendu le couteau et a reculé un peu, j'ai empoigné la troisième bête, je l'ai coincée sous mon genou et mon coude gauche, je sentais distinctement son petit cœur tambouriner sous ma paume, alors, sans colère, sans haine, je me suis recourbé sur elle comme sur un enfant malade et j'ai enfoncé la lame en pesant de tout mon poids sur le manche jusqu'à ce que cessent les spasmes qui nous unissaient... le soir, devant les agneaux à la broche, j'ai demandé au chauffeur de m'indiquer quel était l'agneau que j'avais tué, il m'a montré le plus petit des trois, et, plus tard, pendant le repas, je n'ai mangé que de celui-là.

Après le bol de café, elle allume cigarette sur cigarette, elle est fébrile, cassante, elle parle sans reprendre son souffle : il va falloir aller jusqu'à l'étang pour vérifier le niveau de l'eau et dégager la vanne à la pioche, c'est très urgent, il n'y a pas d'autre solution, mais elle est trop faible pour creuser seule, et elle ne peut appeler personne aujourd'hui, alors l'aide de David Sedar lui sera d'un grand secours. Elle comprend son angoisse de retourner si tôt dans le froid mais peut-être qu'il pourra la surmonter, il mettra plusieurs couches de vêtements, d'ailleurs l'étang n'est pas si loin en raquettes, cela ne prendra en tout qu'une petite heure. Elle tourne autour de la table sans cesse, ses mains tremblent beaucoup, les cendres de sa cigarette tombent par terre avant d'atteindre le cendrier, il ne peut pas refuser, il n'a pas le cran de la laisser sortir seule.

Elle remonte les traces du gendarme vers la forêt, tête baissée, concentrée sur son propre effort, sans jamais se retourner, indifférente à l'inexpérience totale de David Sedar, comme s'il avait toute sa vie arpenté en raquettes les collines enneigées de la région avec une pelle et une pioche sur l'épaule. Derrière elle, il perd l'équilibre à chaque pas, ses pieds glissent dans les chaussures trop grandes de monsieur Denis, mais il continue à planter ses bâtons, à pousser sur ses cuisses, il n'a pas le choix, il faut suivre cette femme, faire ce qu'elle dit car elle seule a une chance de le conduire jusqu'à son patron.

Elle ralentit, hésite, amorce un crochet sur la droite et devant eux il y a soudain un cratère de neige piétinée et sale, des morceaux d'os et de chair, des plaques de sang gelé, et une traînée obscène s'étirant vers le bois comme une glaire infecte : la trace du chien mort tiré par l'homme. Elle crie des mots incompréhensibles, fait un geste de la main en direction du sommet, accélère le pas, ralentit encore, le corps

plié en deux par la fatigue.

Plus loin, lorsque la marque du cadavre a disparu entre les arbres, elle s'appuie contre un tronc à deux mains, tousse longuement. David Sedar aussi n'en peut plus, mais ses mouvements à lui sont mieux coordonnés, l'air sec ne brûle plus autant sa gorge, et au contraire il a la sensation qu'un filet d'oxygène pur irrigue directement son crâne. Il s'arrête à quelques mètres d'elle, au-dessous de branches chargées de paquets de neige poudreuse. Elle l'observe reprendre son souffle, se rapproche de lui.

– Comment Denis a-t-il perdu mon médaillon ? Vous étiez avec lui ce jour-là, n'est-ce pas ?

Depuis le matin il pressentait qu'elle lui poserait la question en le prenant de court, pour l'empêcher de préparer sa réponse. Et maintenant, en découvrant de loin le chemin parcouru depuis la maison, il comprend qu'elle aurait pu couper tout droit vers la forêt et lui épargner les morceaux de cervelle du chien, mais elle l'a fait exprès, il en est sûr, pour le maintenir sous le choc, pour garder la main sur lui.

Elle ne devrait pas jouer à ce jeu, elle le sous-estime, il a une peur panique du froid, il est comme un handicapé dans la neige, mais il ne craint pas ces visions-là, il est mieux préparé que quiconque à piétiner des restes de charogne. Et ce n'était qu'un chien.

Il la regarde droit dans les yeux :

– Non madame, je n'étais pas avec lui. Mais monsieur Denis n'a pas perdu votre bijou. On le lui a arraché du cou, et il n'a rien pu faire. J'ai mis plusieurs jours à le retrouver. Ça m'a coûté, mais j'y suis arrivé.

Elle baisse la tête, reprend ses bâtons.

– Continuons, ce n'est plus très loin.

Pourquoi n'insiste-t-elle pas ? À sa place, il en profiterait pour tout éclaircir une fois pour toutes. Qui a arraché le médaillon à Denis ? Dans quelles circonstances ? Pourquoi ? Mais il n'est pas à la place de cette femme, il ne pourra jamais s'y mettre. Ses gestes, ses mouvements n'expriment rien qui soit connu de lui. Elle a peut-être vécu trop longtemps seule, prisonnière de sa douleur. Il ne peut rien comprendre de ce qu'elle ressent vraiment : comment un corps de

femme malade peut-il survivre dans cette forêt hostile, dans cette maison isolée, sans famille, sans voisins proches, sans paroles ni regards échangés au moins une fois par jour ?

Elle peine de plus en plus, s'arrête plusieurs fois dans la pente pour souffler. Il ralentit pour ne pas la dépasser. Elle prend peut-être des médicaments, des fortifiants qui perdent leur effet après quelques heures. Et puis il y a l'alcool, elle en a bu hier soir, elle a sous les yeux les cernes des gens qui en boivent tous les jours. Il la rejoint au sommet de la côte et découvre en contrebas une large étendue couverte de vapeur, comme un cratère fumant au creux de la forêt blanche. Elle porte la main à sa bouche, le visage crispé.

– Mon Dieu ! Blaise avait raison ! Le niveau a déjà baissé d'au moins vingt centimètres ! Il faut réparer, très vite !

David Sedar ne voit qu'une immense plaque de glace brisée par endroits au pied des arbres qui bordent son pourtour. Il est incapable d'imaginer qu'une main d'homme puisse réparer quoi que ce soit dans ce paysage irréel.

– Qu'est-ce qu'il se passe ?

– Vous ne comprenez pas ? La glace a craqué sur les bords parce que l'étang se vide ! Si on ne fait rien, il sera sec après-demain. C'est... c'est tout l'élevage qui sera perdu. C'est beaucoup d'argent !

David Sedar a retiré ses raquettes et planté ses jambes de part et d'autre de la traînée brune qui s'écoule sous la vanne et souille le tapis de neige. Ses chaussures baignent dans la boue glacée, il sent l'humidité gagner ses mollets, mais il pioche devant lui sans réfléchir, il obéit à la femme accroupie dans la neige sale. Elle a le visage tendu à l'extrême, la voix rude et anxieuse, elle veut qu'il laisse les murets de la vanne le plus nus possible, alors il cogne de plus en plus fort, et jure chaque fois qu'un paquet de terre s'écroule dans la tranchée qu'il vient de creuser. Il a besoin de colère pour continuer, il ne sait pas combien de temps il tiendra mais il continue parce qu'il gagne du crédit auprès de la femme, elle lui sera redevable après tout ça, elle ne pourra pas l'abandonner.

Maintenant la terre est molle tout autour de la vanne et elle lui dit de la dégager le plus possible à la pelle. Plusieurs fissures et des bouts de ferraille apparaissent dans le béton, comme si un petit explosif

l'avait fait éclater de l'intérieur. Les murets fuient de toutes parts, David Sedar sait que l'eau et la boue empêcheraient le ciment de prendre s'ils tentaient de réparer eux-mêmes, il est sûr de ça, il a déjà construit les fondations d'un puits avec AfrikuAlter.

Il s'accroupit à côté d'elle, reprend son souffle.

Elle secoue la tête.

– C'est foutu...

– Comment le lac se remplit-il ?

– Par une autre vanne, en amont sur la Galaure, mais elle est scellée par les gens des services de la mairie et il n'y a que ces imbéciles qui peuvent l'ouvrir. Entre la chasse aux chiens et la tempête de neige, ils arriveraient trop tard de toute manière.

Elle prend sa tête entre ses mains, mord sa lèvre inférieure.

David Sedar reste muet à côté d'elle, il essaie de réfléchir malgré le serpent glacé qui s'enroule autour de ses jambes.

Soudain, elle couvre sa bouche avec ses mains, étouffe un long sanglot, ses épaules commencent à trembler et lentement elle s'affaisse dans la neige. David Sedar la retient par le bras. Il est désespéré. Il sait qu'elle est à bout, qu'elle ne peut pas se relever seule.

– Madame... il faut rentrer. Venez, appuyez-vous sur moi.

La femme oscille d'avant en arrière, marmonne des jurons et des mots incohérents, le visage en larmes. Il essaie encore de lui parler, de la raisonner, mais elle ne l'entend plus, alors il se redresse, chausse ses raquettes, glisse d'autorité son bras droit sous ses jambes, la fait basculer sur son bras gauche et la soulève comme une enfant blessée.

– Qu'est-ce... qu'est-ce qu'il vous a promis ?

– Qui ?

– Mon mari !

– Rien madame.

– Une place dans son livre, hein ?

– Ne parlez plus... on est presque arrivés.

– À moi aussi au début... à moi aussi, et je l'ai cru... mais il n'y a jamais eu de livre, David Sedar... il n'y en aura pas... jamais.

– On arrive... je vais vous poser un instant pour ôter mes raquettes, vous pouvez tenir debout ?

– Je... je ne crois pas.

– Alors attendez, tenez-moi... ça va aller... dites-moi où je dois vous porter dans la maison.

– L’escalier... montez...

– Prenez à gauche... le couloir, entrez là... oui, déposez-moi sur le canapé... merci...

– Il faut appeler le docteur, madame.

– Non, non... c’est inutile, je vais rester allongée ici... je suis désolée, vous êtes courageux... passez-moi cette couverture... merci... ça va aller.

Elle se recroqueville en gémissant, ferme les yeux, s’endort très vite.

Maintenant qu’il l’a mise à l’abri, il hésite à rester, il se sent mal à l’aise dans cette pièce où il ne serait pas entré si elle avait pu marcher sans son aide. Jusqu’à ce matin, c’était lui le rescapé, le nécessaire, celui qu’il fallait secourir, mais depuis que le gendarme a tiré sur le chien, la logique s’est inversée, ça s’est passé si vite, devant ses yeux, et maintenant c’est à lui de porter secours à cette femme. Elle aura besoin de son aide pour se relever, elle ne lui a pas demandé de la laisser seule avant de s’endormir, il faut qu’il veille sur elle alors qu’il voudrait simplement rejoindre la chambre où il a dormi, se déshabiller, s’allonger sous l’édredon, relâcher ses muscles, réfléchir.

Il fait chaud dans la pièce, l’air sent un mélange de renfermé, de tabac froid et de pétrole, mais il n’y a pas d’odeur de feu. Il ne voit pas de cheminée. Il s’approche d’un gros radiateur brûlant, comprend que la chaudière de la maison peut fonctionner sans l’électricité du réseau. Il ne s’était pas posé la question hier soir : la chaudière est autonome, alimentée au gasoil.

La pièce est plus grande que celle où il a dîné hier soir, ses murs sont couverts de livres et de tableaux anciens. Les volets fermés des deux fenêtres ne laissent filtrer que quelques rais de lumière grise. Il distingue une deuxième porte à l’opposé de celle par laquelle ils sont entrés, donnant certainement sur l’autre aile de la maison qui lui est apparue si grande et intimidante quand, au matin, depuis le perron, il a découvert ses deux étages et tous ces volets fermés privant certainement de lumière et de vie tant d’autres pièces, de chambres à coucher, de bureaux, de cuisines, de salles de bains, de celliers, de couloirs, d’escaliers, de greniers où ils ont longtemps vécu comme

mari et femme avant d'être séparés par la maladie et la mer.

Il retire ses chaussures boueuses, s'assied sur une chaise poussée contre une fenêtre, écrase ses orteils sur un tuyau bouillant qui court le long des plinthes. Un cendrier aussi grand et profond qu'une assiette à soupe est posé sur le rebord de la fenêtre, plein à ras bord. Elle a passé des heures assise là, à scruter le chemin qui mène à la forêt, guettant l'arrivée de quelqu'un. Elle n'a pas vidé les mégots et les cendres depuis plusieurs jours, ni ramassé les vêtements chiffonnés, les chaussures sales, les livres et les papiers éparpillés par terre, les restes de repas couverts de moisissures. Elle ne range plus rien depuis longtemps, elle se fiche du désordre qui l'entoure, mais elle l'a d'abord reçu dans l'autre partie de la maison pour ne pas lui laisser voir la pièce dans cet état.

Il allume une cigarette, se tourne vers le canapé. Elle a étiré ses jambes sous la couverture, sa respiration s'est apaisée, ses traits sont moins crispés.

Quand il l'a hissée hors de la neige, elle s'est laissé faire dans ses bras, elle s'est agrippée à lui, il a senti son corps contre sa poitrine, ses flancs osseux, et son souffle court lorsqu'elle a laissé retomber sa tête sur son épaule. Il a reconnu le parfum au jasmin dans ses cheveux, et quelque chose de plus trouble aussi, son odeur à elle. Il s'en est bien sorti dans la neige, elle s'en souviendra, leurs rapports seront différents maintenant, elle ne pourra plus le traiter comme un réfugié assisté. Il fume plusieurs cigarettes à la suite, enfonce lentement ses mégots allumés dans le tas de cendres pour les éteindre.

Lorsque ses pieds et ses jambes ont perdu leur raideur glacée, il se lève pour les dégourdir, fait glisser avec précaution ses chaussettes sur les dalles dans le clair-obscur de la pièce, contourne une table basse, se fige net à trois mètres d'un secrétaire ancien adossé au mur du fond. Un cahier à couverture noire est ouvert sur la tablette vide. Son cœur se met à bondir. Il sait d'instinct, au premier regard, malgré la distance et la pénombre, par qui ces lignes fines et régulières ont été écrites.

Il se retourne vers la femme. Sa respiration est lourde. Elle dort toujours profondément. Elle ne se réveillera pas encore. Il ne devrait pas avancer vers le secrétaire, il n'a pas ce droit-là, mais il ne peut pas s'en empêcher, il fait un pas vers lui, puis un autre, il est assez près maintenant, il peut déchiffrer les premiers mots, il avance encore...

combien ? combien d'enquêtes avortées, de promesses bidon, d'engagements non tenus pour une seule action efficace menée à terme ? des dizaines, des centaines ! misérable chantre du leurre, de la gabegie, de l'imposture ! car souvent, pour alimenter la machine d'AfriquAlter, je fabriquais de toutes pièces des légendes humanitaires, je les racontais dans les villages aux jeunes, aux vieux, aux chefs, aux marabouts, aux bien-portants, aux infirmes, aux condamnés jusqu'à finir par les croire moi-même, pire ! par les faire croire aux troupes de désespérés que je rassemblais et qui ne demandaient qu'à m'écouter, tous ces nouveaux fidèles qui m'adoraient, me respectaient et que je prenais impunément pour des imbéciles ! du blabla, que du blabla dans ma bouche d'« expert en développement » !

vous avez déjà la polio ? le palu ? la malaria ? mais que ferez-vous sans nous quand la couche d'ozone se trouera juste au-dessus de vos têtes et qu'il faudra la reboucher ? immonde robinet à bobards ! rien d'autre ! car au fond je savais, je sentais le goût du pneu, je n'étais pas dupe une seule seconde, je falsifiais leurs vies sciemment, méthodiquement, j'installais mon petit théâtre doré sur leurs terres brûlées, leurs grabats infectés, leurs tas d'immondices, et toutes ces marionnettes assoiffées ne demandaient qu'à boire à ma source empoisonnée, qu'à célébrer mes oracles truqués, mes foutaises à gogo, parce qu'elles auraient cru n'importe quoi, n'importe qui, pourvu qu'elles voient à nouveau briller une minuscule lueur d'espoir à l'horizon, et moi, démiurge infatué, roi de l'esbroufe et des effets d'annonce, je savais si bien me glisser dans la peau de ce messie à sornettes, oui, je savais comment rallumer la petite flamme devant ces pauvres gens, un regard appuyé, une main ferme et caressante sur une épaule, deux ou trois phrases mielleuses, et surtout une belle promesse au futur proche, très proche mesdames et messieurs, ne vous inquiétez pas, on a fait le plus gros, on est arrivé jusqu'à vous, votre drame est désormais le nôtre, on va rédiger tout ça en bonne et due forme, mon ami guide et traducteur ici présent reviendra dans quelques jours avec tous les papiers signés et tamponnés, c'est écrit dans sa feuille de route, oui, oui, les crédits sont dans les tuyaux, ils seront débloqués sous peu, on s'occupe de tout, on ne vous laissera pas tomber... l'infâme comédie de la charité programmée... avant d'aller faire les comptes, les vrais, avec les sapés en 4x4, les costards-cravates des bureaux climatisés, les uniformés à médailles des ministères, ces grands fauves qu'on ira fatalement caresser dans le sens du poil, en se bouchant un peu le nez au début, certes, et puis en oubliant leur odeur de dessous-de-table et de concussion dès les premières signatures, parce qu'on n'est soi-même qu'un rouage bien huilé, un « prestataire » dépassé par les enjeux, « les contrats réservés », « les accords souverains », « les causes nationales », et parce qu'on ne croit plus à rien

depuis longtemps... jusqu'au jour où le rideau du petit théâtre absurde se déchire, le jour où il faut vraiment faire face...

Il sursaute : un jappement plaintif, dehors, en bas, il ne sait pas. Il lâche le cahier, se précipite vers le canapé.

La femme roule des yeux et reprend conscience.

– Ah... vous êtes resté.

– Oui. Vous avez entendu ?

– Je... entendu quoi ?

– Je ne sais pas, comme un chien blessé.

– Non... mais restez là, n'ouvrez pas les volets... J'ai dormi longtemps ?

– Une heure peut-être.

– Ah... et vous, qu'avez-vous fait ?

– Rien. J'ai fumé.

– Ici ?

– Oui.

– Vous n'avez pas bougé ?

– Non.

– Merci de m'avoir portée, je... je suis désolée.

– Vous étiez très faible.

– Excusez-moi... j'ai honte, j'ai perdu pied, je ne savais plus ce que je disais... le chien des Brunet, ça m'a retournée... et l'étang maintenant...

– Vous avez besoin de quelque chose ?

– Non merci. Allez vous reposer. Je vais rester ici encore un moment, et puis je viendrai vous chercher... Vous savez retourner dans votre chambre ?

– Oui, c'est par là.

– C'est ça, au bout du couloir. Restez éloigné de la fenêtre.

Après l'avoir appelé, elle apporte dans la pièce inhabitée où elle l'a reçu la première fois des œufs durs et des pommes de terre bouillies sur un plateau qu'elle tient à bout de bras sans trembler. Il peine à reconnaître la femme anéantie qu'il a ramenée dans ses bras quatre heures plus tôt. Elle a passé une robe noire en laine épaisse serrée à la taille, attaché ses cheveux en queue-de-cheval, masqué ses cernes et la pâleur de ses joues sous une épaisse couche de fond de teint.

Quand elle a fini son plat, elle boit lentement un grand verre d'eau, essuie ses lèvres, laisse poindre un sourire en repliant sa serviette sur ses cuisses. Ils n'ont pas échangé plus d'une dizaine de mots. Il n'a presque pas mangé. Il a encore le goût toxique des phrases du cahier noir dans la bouche. Maintenant, il ne tient plus sur sa chaise, il a un nœud de colère au fond de la gorge, il ne veut pas rester face à elle pour subir ses mines forcées et la lenteur théâtrale de ses gestes, dans cette pièce vide où tout sonne faux désormais, à l'écart de la vie de la maison, comme si rien ne s'était passé à l'autre bout du couloir, comme si le temps pouvait continuer à s'écouler comme avant la neige, avant le chien, avant le cahier noir !

Il marmonne deux mots d'excuse, se lève, se dirige vers le couloir.

– Où allez-vous ?

– Chercher les cigarettes, je les ai oubliées sur le rebord de la fenêtre.

– Restez ici. Prenez les miennes. Je vais faire du café. Vous en voudrez ?

– Non merci, je... je vais retourner dans ma chambre si vous n'avez pas besoin de moi.

Elle se lève à son tour, jette sèchement sa serviette sur la table, pose sur lui un regard âpre.

- Besoin de vous ?
- Oui, pour aider, c'est ce que je voulais dire.
- Je vais mieux.
- Et l'étang ?
- Je ne sais pas.
- C'est trop tard ?

Elle hausse les épaules.

– Ni vous ni moi n'y pouvons plus rien maintenant. Pour espérer sauver quelque chose, il faudrait lâcher un gros sac de ciment à prise rapide dessus... mais personne ne me fera ça aujourd'hui, ni même demain avec le verglas. Et après ce sera inutile... Cette histoire de chiens contaminés a pourri les relations entre les gens du coin. Les derniers à qui je parlais se sont éloignés parce que je ne suis pas allée à leurs *réunions de prévention épidémiologique*. Ils se méfient. Ils savent que je suis malade et pensent même peut-être que j'ai attrapé la rage ! Même le facteur ne monte plus jusqu'ici.

- Alors l'étang va se vider ?
- Oui.
- Et le gendarme reviendra, n'est-ce pas ?

– Oui... C'est un pervers. Il reviendra parce que ça sent le sang et le scandale de ce côté de la vallée, et parce que je l'ai insulté, et tout ça va l'exciter encore plus. Il est peut-être déjà là, derrière la lunette de son fusil, à épier la maison.

- Je ferais mieux de partir, cette nuit.

– Pourquoi dites-vous ça ? C'est la dernière chose à faire ! Qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi ne mangez-vous pas ?

Il reste muet.

Elle se tourne vers la fenêtre, regarde un long moment la nuit épaisse s'engouffrer dans les nuages comme un vent noir, puis fait volte-face.

– Vous avez lu le cahier de Denis pendant que je dormais ! C'est ça, n'est-ce pas ?

Il la fixe, retient sa réponse quelques secondes. Il ne peut pas reculer. Il doit affronter cette femme blessée qui fait ce qu'elle veut de lui.

- Seulement les pages ouvertes. Je ne l'ai pas touché.

Elle soupire longuement.

- Et c'est pour ça que vous voulez partir ?

Il ne répond pas.

Elle hausse la voix.

– C'est pour ça ?

– Monsieur Denis n'a pas pu écrire ça, madame ! Ce n'est pas possible. Il parle de lui comme d'un menteur, d'un charlatan... Moi je l'ai vu avec les gens dans les villages, j'étais avec lui, je sais ce qu'il faisait, et c'était tout le contraire !

– Vraiment ? Vous étiez là ? Toujours ?

– Non, peut-être pas toujours mais...

Elle s'approche de l'armoire vitrée, en sort un verre à pied, hésite un instant, puis le remet à sa place. Ses gestes sont redevenus gauches. Elle retourne devant la nuit d'encre de la fenêtre et y reste comme face à un mur aveugle. Lorsque sa voix sort à nouveau de sa bouche, elle est blanche et grave :

– J'ai trouvé ce cahier au fond d'une de ses valises, au milieu d'objets et de documents sans intérêt. C'est une sorte de journal, une quinzaine de pages non datées. Je n'en suis pas certaine mais je pense qu'elles ont été rédigées pendant les dernières semaines qu'il a passées au Sénégal. Il ne m'appelait pratiquement plus. J'étais très inquiète. À raison.

– Ce... ce n'est pas un livre, vous êtes sûre ?

– Un livre ?

– Oui, une histoire, une fiction, ou quelque chose comme ça.

– Non, ce n'est pas du tout ça. C'est comme une confession. Il s'adresse à moi mais au fond je crois que ces pages ne sont destinées qu'à lui-même. Il a écrit ses angoisses, ses cauchemars, tous les fantômes qui le hantaient à ce moment-là... et je crois qu'il n'avait pas fini, qu'il s'est arrêté avant d'arriver au bout.

– Au bout de quoi ?

– Si je le savais...

Elle se retourne, allume une nouvelle cigarette, enfonce ses doigts dans ses cheveux et gratte longuement son crâne sans aucune grâce, comme si David Sedar n'était pas présent.

Il revient vers elle, s'arrête devant la table.

– Et... dans ce cahier, il parle de moi ?

– De vous ? Non... Il ne parle de personne en particulier. Il n'y a aucun nom.

– Aucun nom ?

– Jamais. Parfois des allusions à quelques personnes de son entourage direct, mais rien de précis.

– Mais il explique des choses, n'est-ce pas ?

– Des choses ?

– Oui, des situations, des faits ?

– Vous avez lu ces deux pages. Tout le reste est comme ça. Il a tenté de régler des comptes avec lui-même, de se libérer d'un poids.

– Vous l'avez montré aux gendarmes ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que ça ne les regarde pas ! Le premier qui aurait lu ça c'est Blaise ! Ce salaud de tueur de chiens ! Écoutez, David Sedar, ce qu'écrit Denis dans ce cahier est très intime. Je suis sa femme, et c'est d'abord à moi d'essayer de comprendre sa vie intérieure et sa disparition. C'est à moi d'essayer de comprendre, avant les gendarmes, avant la justice, avant tout le monde ! J'y mets toutes mes forces. Je ne veux pas briser vos espoirs, ni vos illusions, David Sedar, mais je... je croyais que vous aviez compris.

– Compris quoi ? Quelles illusions ?

– Cette page, la page que vous avez lue, c'est certainement celle qui vous concerne le plus.

– Moi ? Pourquoi ?

– Parce que le Denis que vous respectez s'y démystifie lui-même. Parce qu'il questionne sa propre sincérité, sa morale.

– Sa morale ?

– Oui, je crois qu'il voulait enfin être lucide sur lui-même, arrêter de se servir des autres, de les manipuler, de les vampiriser...

– Vampiriser ? Mais qu'est-ce que vous dites, madame ? Vous... vous ne savez rien ! Rien du tout ! Là-bas, monsieur Denis n'a jamais rien pris à personne ! Rien !

– Vous avez lu le cahier, David Sedar. C'est lui qui l'écrit, ce n'est pas moi.

– Non !

Son poing s'est écrasé sur la table. Il recule d'un pas, comme surpris par la violence de son geste. Il doit se contrôler. Il ne veut pas que l'horloge du monde reparte en arrière.

– Non madame... écoutez-moi. Ce que j'ai lu ne change rien ! Je dois retrouver votre mari. Même si je pars de chez vous, je ne

renoncerais jamais, je vais continuer à le chercher parce que je sais qu'il a besoin de moi autant que j'ai besoin de lui. Je vous jure qu'il ne m'a jamais rien volé. Au contraire ! Il m'a tellement donné ! Un trésor ! Lui et moi nous avons commencé quelque chose. Il ne peut pas disparaître, il ne peut pas s'arrêter d'écrire ma nouvelle vie ! Il savait ce qu'il faisait. J'étais comme un acteur avec son metteur en scène, oui, c'est ce que j'ai ressenti... nous étions si complices ! Il écrivait et j'accomplissais ! Il me faisait tellement confiance ! Et quand il restait loin de M'bour, je tournais en rond, j'étais perdu, j'avais tant besoin de ses feuilles de route pour continuer à vivre, à exister, alors je les relisais toutes, de la première à la dernière, et dans ma tête, je refaisais tous les trajets, toutes les missions, je rajoutais, je rectifiais, et c'était comme une lumière qui jaillissait du papier, un ciel éblouissant qui s'ouvrait, et tout à coup j'étais projeté dans nos expéditions, je me revoyais au premier plan avec lui, comme si c'était vrai... oui j'avais un miroir sous les yeux, un miroir vivant qui me faisait tant de bien ! Et ce trésor, madame, c'est votre mari qui l'a mis entre mes mains, et je me fichais de tout ce que les autres autour de moi pouvaient dire ou penser parce que vous savez, j'étais déjà très différent avant que monsieur Denis n'apparaisse, j'en avais déjà bavé dans mon quartier, et à l'université ! J'avais déjà eu mon compte d'exclusion à cause de mon goût pour les livres et ma tête d'innocent illuminé, c'est pour ça que je ne peux pas lâcher maintenant, madame. Il m'a offert une place dans ses écritures, il m'a promis une autre existence ! Rien d'autre sur cette terre ne pourra me donner plus l'envie de vivre que l'espoir d'avoir un visage et un nom dans son livre. Il m'a donné sa parole, alors, s'il est quelque part, je vous le jure, je le retrouverai ! J'ai ramené votre bijou, c'était son talisman et le mien aussi, et maintenant vous êtes là, devant moi, et quand je vous regarde, quand vous me parlez, je ne sais pas comment l'expliquer mais j'ai l'impression que je dois vous protéger, jusqu'à ce que nous retrouvions monsieur Denis, jusqu'à ce qu'il me dise quoi faire et où aller maintenant.

Elle est restée face à lui, suspendue au débit essoufflé et fiévreux de ses paroles, les yeux écarquillés.

– Ce n'est pas à vous de me protéger. C'est l'inverse.

– Pourquoi dites-vous ça, madame ? Pourquoi ?

Elle approche son visage du sien.

– Parce que vous risquez beaucoup plus que moi, David Sedar ! Vous êtes aveuglé par votre soi-disant *miroir* mais vous risquez une terrible désillusion. Je ne peux pas vous laisser continuer. Tout cela va trop loin ! Il faut que ça s'arrête. Il faut que ce cirque s'arrête ! Mon mari vous a menti ! Il n'a jamais commencé le moindre livre sur vous, ni sur personne ! Il s'est rêvé écrivain mais jamais, jamais il n'a écrit une seule page avec cette intention ! Et ceux qui l'ont cru un jour, ceux à qui il a fait avaler qu'il voyait une aura romanesque au-dessus de leur tête, qu'ils inspiraient un de ses personnages, ceux-là ont tous payé cher leur crédulité. Moi la première ! Denis a reporté sur nous son impuissance et ses frustrations, il a pu nous éblouir pendant un certain temps, faire de nous des embryons de créatures littéraires, parce qu'il est très doué pour la stratégie et la manipulation, vous le savez peut-être mieux que moi, mais je vous jure qu'il a toujours quitté la scène avant la représentation. Denis n'est pas un homme mauvais, David Sedar. Mais, sur ce sujet, il a quelque chose d'un déserteur...

Elle a laissé s'éteindre sa dernière phrase dans un sanglot étouffé.

David Sedar lui saisit les épaules. Il ne sait pas s'il veut la repousser contre le mur ou la serrer contre sa poitrine. Il ne veut plus l'écouter. Elle ne comprend pas que monsieur Denis a commencé avec lui une histoire de vie ou de mort qui ne peut pas être interrompue !

– Peut-être que vous avez des raisons de dire ça, madame, mais je sais qu'il ne m'a pas menti... Pas à moi.

Elle lui lance un regard furieux, se dégage, agrippe son bras, le tire vers le couloir.

– Suivez-moi !

Lorsqu'ils sont devant le secrétaire, elle saisit le cahier fiévreusement et le lui plaque entre les mains.

– Lise-le ! Lisez ces pages ! Elles parlent de moi et de lui ! Lisez-les toutes !

Les doigts de David Sedar frémissent au contact du papier. Il est encore sous l'emprise de cette femme. En agissant comme cela, elle a le pouvoir de lui faire du mal, beaucoup de mal. Il voudrait qu'elle s'éloigne maintenant, qu'elle sorte de la pièce, qu'elle le laisse seul.

Elle sent monter la violence de David Sedar, et son corps se tendre à l'extrême, comme avant un choc. Elle recule jusqu'à la porte.

c'était notre première sortie au théâtre, je t'observais en coin, tu jubilais aux apparitions de Valmont, tu souriais de sa duplicité, de son cynisme, oui l'acteur était beau et brillant mais c'étaient surtout ses paroles qui t'excitaient, ses phrases brûlantes qui savaient coucher le désir des femmes sur le papier d'une lettre, le faire monter d'un trait de plume sur les reins d'une courtisane, l'anéantir d'un coup de griffe sur le visage d'une maîtresse trompée... tu t'offrais à cet homme qui te possédait tout entière par la parole, et si à cet instant Choderlos de Laclos lui-même était sorti des coulisses et t'avait fait signe, tu l'aurais suivi sans un regard pour moi le roturier empoté qui t'avait amenée là, c'est ce que je voyais à ce moment-là ma bien-aimée, la superbe d'un alchimiste écrasant sous ses mots en or mes misérables borborygmes, alors, instantanément, j'ai su qu'une terne romance d'étudiants n'aurait aucune chance de durer entre nous, aucune ! et dès le lendemain, par peur, par complexe, par lâcheté, j'ai commencé à échafauder la fiction dans laquelle tu allais pouvoir installer notre idylle, comme Valmont, sans aucun scrupule, usant de tous les moyens dont je disposais alors, j'ai stratifié ma vie en couches étanches, une couche apparente de réalité triviale et rassurante, projets de carrière, grilles de salaire, assurances-vie, et une couche d'imaginaire calculé, de métaphores filées dans l'ombre, de mirages fabriqués en laboratoire, et ainsi de suite, par empilements successifs, j'ai organisé notre histoire, car il fallait que malgré la banalité de ce que j'avais à t'offrir, chaque idée originale, chaque promesse de plaisir

et de bonheur soit versée à l'actif de mon intuition infallible, de ma finesse d'esprit, de mon intelligence du monde, moi le chaman clairvoyant qui savait anticiper le moindre de tes désirs, « oh ! chéri, comment as-tu fait pour savoir ? », comment j'ai fait ? oh non ! pas comme tes Tristan, Werther, et autres joueurs de mandoline mais comme le beau salaud que j'étais déjà, aussi retors que déterminé, un exemple ? le premier forfait en date et peut-être le plus révélateur, le plus accablant, rappelle-toi ce jour où je t'ai accompagnée en voiture à la gare, tu partais en province en train pour trois jours, j'ai retrouvé après ton départ les clés de ton appartement derrière le siège avant, elles avaient glissé de ton sac, on ne se connaissait que depuis quelques semaines, tu ne m'avais pas encore reçu chez toi, je n'ai pas hésité, j'y suis allé le soir même, en rasant les murs, comme un détective avec ma lampe de poche, mon carnet de notes et mon appareil photo, j'ai fouillé et raclé ta vie jusqu'à l'os, j'ai compté tes paires de chaussures, noté le contenu de ton frigo, de tes placards, de ta commode à linge, la taille de tes jupes, de tes chemisiers, les marques de tes sous-vêtements, de tes crèmes, de tes parfums, de ton shampoing, les noms des médicaments dans ta boîte à pharmacie, j'ai feuilleté tes livres de chevet, j'ai noté les pages cornées, j'ai pris en photo tes albums photos, j'ai trouvé et j'ai lu les lettres manuscrites de tes anciens fiancés, j'ai même déniché un mémo avec tes mots de passe de messagerie... j'ai violé ton passé et ton intimité à un point que tu ne peux imaginer ma bien-aimée, et j'ai exploité cette mine d'informations pendant des mois et des mois, qui étais-je alors ? l'amoureux qui voulait t'attacher à lui en anticipant tes réactions et tes envies ou le manipulateur cynique qui jouissait déjà de faire de toi sa marionnette ? les deux à la fois ma bien-aimée... les deux à la fois... et ça a duré, des mois, des années, à ton insu...

David Sedar jette violemment le cahier sur le secrétaire.

– Tout ça n'a rien à voir avec moi ! Ça ne me regarde pas ! Vous me le faites lire pour que j'arrête de croire en lui et que je vous raconte

exactement ce que vous voulez entendre !

Elle ouvre de grands yeux interrogateurs.

– Vous ne comprenez donc pas ?

David Sedar hoche obstinément la tête.

C'est fini. Il ne veut plus rentrer dans son jeu. Il ne veut plus.

Ils se font face. Elle reste immobile, le regard vide, se détourne, avance vers le secrétaire, sort d'un autre tiroir plusieurs boîtes de médicaments retenues par un élastique, retourne à pas hésitants vers le canapé. Elle s'assied en grimaçant, avale plusieurs pilules sans eau, simplement en rejetant la tête en arrière, puis croise ses bras sur sa poitrine et se recroqueville :

– Il fait si froid dehors.

Elle fixe les boîtes de médicaments posées devant elle.

– Je suis trop malade pour me battre seule... il y a des hommes armés dans la forêt... du sang sur la neige...

Un silence suit chaque morceau de phrase, comme si elle préparait ses mots, au prix d'un gros effort.

– Et vous êtes sans-papiers... ce n'est pas de la fiction ça, c'est réel, David Sedar... vous cherchez ici une raison d'espérer... et moi... moi j'ai cru que vous m'en apportiez une... au moins une... mais non... alors maintenant dites-moi... dites-moi... *ce que je veux entendre...* qu'est-ce que c'est pour vous *ce que je veux entendre* ?

Il serre les poings. Il ne peut pas lire en elle. Son corps est trop abîmé par son mal, elle ne le laisse jamais s'abandonner, même quand elle est très faible, elle essaie de toujours garder le contrôle. Mais il ne doit pas se laisser prendre à son jeu. Rien ne doit exister en dehors de lui, de sa volonté.

– Je sais que vous êtes au courant de l'accusation à M'bour, madame. Le gendarme en a parlé ce matin. Je l'ai entendu. Pourquoi ne m'avez-vous pas encore interrogé sur ça ? Pourquoi ?

Elle ramène la couverture sur ses épaules, mordille ses lèvres sèches, relève la tête.

– Pourquoi l'aurais-je fait avant de savoir qui vous êtes vraiment ?

– Mais maintenant vous savez.

Elle sort son paquet de cigarettes de dessous la couverture, en allume une.

– Peut-être... mais maintenant c'est fini... c'est trop tard...

Elle tire plusieurs fois sur sa cigarette avant de reprendre :

– Mais si vous y tenez... oui, le lieutenant Charente, le supérieur de Blaise, m'a parlé il y a trois semaines... il m'a dit que quelqu'un est mort à Joal, sur le Saloum, une jeune fille... Denis est passé chez elle plusieurs fois avant son décès... et il y a un témoin, une tante, qui a accusé Denis de quelque chose... quelque chose de grave... il ne m'a pas dit quoi. Je sais que Denis a été interrogé une fois par la police locale, mais il n'a pas été inquiété sur le moment. Charente a dit qu'il n'en savait pas plus, que c'était son devoir de me tenir informée, mais que je ne devais pas donner d'importance à tout ça parce qu'il y a beaucoup de corruption là-bas, et des chantages possibles sur les coopérants étrangers, à cause des intérêts en jeu, et qu'AfriquaAlter et l'ambassade savent gérer ce genre de problèmes. Pourtant, Denis a été rapatrié très vite... Voilà la version que j'ai. Vous en avez une autre ?

Il se tait. Il ne peut pas répondre. Il n'aurait pas dû la provoquer. Il ne doit parler de Joal qu'à monsieur Denis.

Elle le fixe intensément.

– Vous vouliez que je vous interroge, et maintenant vous...

Un aboiement sec l'interrompt, assourdi par les volets fermés ou l'épaisseur des murs, il ne sait pas. Puis un autre, plus faible, plus lointain.

Il devine un éclair d'inquiétude dans les yeux de la femme, s'approche du canapé, chuchote nerveusement.

– C'est quoi ça ?

– Je ne sais pas... peut-être un autre chien égaré.

– C'était tout près. Ici, les gendarmes utilisent des chiens dressés pour traquer les fugitifs ?

– Peut-être... non... je ne sais pas.

– Si c'est le gendarme et qu'il me trouve, j'irai en prison. Ou il me tirera dessus. Il faut que je parte d'ici !

Le visage de la femme se crispe, la cigarette tremble entre ses doigts.

– Vous ne pouvez pas sortir. La nuit va tomber et dehors le froid sera bien pire que Blaise, vous le savez.

Elle écarte la couverture, se redresse en poussant sur ses avant-bras, se remet debout :

– Vous n'avez rien à craindre dans la maison. Toutes les portes sont fermées et personne ne rentrera. C'est l'endroit le plus sûr pour vous.

Elle avance vers la fenêtre. Étrangement, elle n'a pas trop de

difficultés à marcher.

Il sent la panique le gagner. Il n'a plus confiance en elle, saisit son bras frêle.

– Vous... vous ne m'avez pas dénoncé, n'est-ce-pas, madame ?

– Ne soyez pas idiot. Lâchez-moi.

Elle se dégage d'un mouvement sec. Elle a senti la violence brute qui émane de lui. Elle ne doit pas le pousser à bout. Ce n'est pas fini. Pas encore. Elle s'en veut d'avoir perdu son sang-froid. Elle dit qu'elle doit préparer à manger, qu'il peut l'accompagner dans la cuisine s'il le veut, ou rester là, c'est égal, il peut aller et venir comme bon lui semble. Elle lui montre en passant le reste de l'étage, la porte de sa chambre, la salle de bains, et la cuisine avec le poêle à charbon toujours allumé pour chauffer la pièce et cuisiner à toute heure. C'est grâce à la fumée de ce poêle qu'il a pu repérer la maison dans la nuit. Mais il ne l'écoute pas, il a l'air tellement loin. Qu'est-ce qu'il peut bien en avoir à faire de sa visite guidée dans l'état où il est ! Elle évite son regard, essaie de respirer plus lentement, de contenir le tremblement de ses mains en épluchant les légumes pour la soupe. Les calmants commencent à faire effet, mais les vertiges ont repris, à cause du vin, c'est sûr. C'est le prix à payer. La cuisine vacille autour d'elle. Et puis il y a autre chose, qu'elle ne veut pas formuler. Pas maintenant. C'est trop violent. Elle rince les oignons sous le robinet, commence à les peler mais le couteau lui glisse des doigts, fait claquer le métal de l'évier. Elle sursaute, regarde ses mains trembler.

David Sedar s'approche, saisit le couteau et commence à peler les bulbes sous le filet d'eau glacée. Leurs doigts se touchent.

– Quand le gendarme reviendra, il verra mes traces de pas avec les vôtres dans la neige. Il saura que je suis là.

Il a parlé avec douceur. Elle frissonne. Elle ne veut pas qu'il le remarque :

– Ça pourrait être les traces de n'importe qui. Personne ne vous recherche, personne ne sait que vous êtes ici.

– Non madame. Le gendarme a dit qu'on lui avait signalé un homme bizarre et il est en alerte, je l'ai senti dans sa voix. Et puis le curé me connaît.

Il est tout près d'elle maintenant, il n'a pas bougé. Elle devrait s'écarter, mettre de la distance entre eux, mais quelque chose a changé. Elle ne sait pas comment c'est arrivé. Elle le ressent depuis

qu'il l'a portée dans ses bras, jusqu'à la maison. C'est arrivé à ce moment-là. Elle n'y peut rien. C'est comme une onde de chaleur dans sa poitrine, dans son ventre, qui lui fait du bien. Pourquoi lutter contre ça ? Elle n'a jamais dit non au vin. Ni aux calmants. Ni aux deux ensemble.

– Le père Sylvain n'est plus au village, il est entré en clinique, et de toute manière il ne dirait jamais rien à personne sans mon accord.

Elle se dirige vers la porte, assure chaque pas pour ne pas tituber. Elle l'entend allumer une cigarette dans son dos. Elle a encore un peu d'ascendant sur lui, mais pour combien de temps ? Il est sous l'emprise de Denis. Il l'idolâtre. Il a parcouru tout ce chemin pour recommencer à l'adorer ! Il ne peut pas renoncer à ça d'un seul coup. Il lui faut un choc. Elle le sait.

– Je dois m'allonger un peu. Vous n'aurez qu'à éteindre le feu dans trente ou quarante minutes. Ne vous inquiétez pas. Attendez-moi.

Quand elle revient dans la cuisine, il est assis à la table, la tête entre les mains, le regard fixe. Elle se place derrière lui. Elle n'ose pas lui parler.

Après un long moment, il lui dit sans se retourner, d'une voix blanche :

– Je suis perdu, madame.

Elle s'approche de son dos, hésite, pose une main sur son épaule.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé là-bas, dans la savane ? Parlez-moi, David Sedar.

Il tourne la tête, relève ses yeux rougis.

– Qu'est-ce qu'il se passe ici, madame ?

Elle retire sa main, recule d'un pas.

Cet homme est encore tellement fragile. Il est trop secoué. Il ne parlera pas maintenant. Pas encore. Mais les heures s'écoulent. Il faut lui montrer le chemin. Il faut toujours leur montrer le chemin !

Elle le contourne, s'assied face à lui :

– Écoutez-moi, David Sedar. Lorsque j'ai su pour ma maladie, Denis était loin, j'étais seule depuis plusieurs semaines. Je suis rentrée de l'hôpital, je me suis assise à cette table, comme vous, j'ai bu un verre de vin, et c'est comme si on m'avait dessillé les yeux. J'ai vu, là, dans les rides du bois de la table, comme gravées par l'usage, toutes ces années à m'assécher, à me consumer dans l'histoire d'un autre. C'est

étrange à dire mais, à cet instant précis, ma maladie m'a libérée. Elle a placé un miroir devant mes yeux. Elle m'a donné la force de me regarder en face. J'ai attendu plusieurs jours avant de décrocher le téléphone et de parler à Denis de ce qu'il m'arrivait. Et quand je l'ai fait, je lui ai menti, j'ai minimisé les diagnostics des médecins. Je ne voulais pas qu'il rentre en France, qu'il fasse de moi le personnage d'une nouvelle fable, avec le drame de ma maladie en arrière-fond. Il aurait bricolé autour de moi un mélodrame immonde, *son* mélodrame, et j'aurais encore disparu sous les violons et le pathos. Bien après, quand j'ai lu son cahier noir, je me suis rendu compte que son maître au Sénégal a commencé à cette époque-là. Il ne m'en a jamais rien dit mais j'en suis sûre, et à ce sujet, vous en savez certainement plus que moi.

Il hoche la tête, se lève, se dirige vers la fenêtre, observe la nuit d'encre qui a coulé sur la vallée.

– Et monsieur Denis n'a pas compris que vous étiez très malade quand il est rentré ici ?

– Non. Il ne pensait qu'à lui. Il s'enfonçait dans sa propre déprime. Je n'ai pas eu le courage de lui parler.

– S'il avait su, il serait resté, il ne serait pas parti comme ça.

– Non David Sedar, non. Denis a fui quelque chose qui n'a rien à voir avec moi... et plus le temps passe, plus le risque de le perdre est grand, alors aidez-moi à le retrouver, je vous en supplie, aidez-moi... Oh mon Dieu !

Des larmes jaillissent de ses yeux. Elle n'arrive plus à donner le change. Elle ne sait plus ce qu'elle doit faire. Elle n'a qu'une seule envie : que David Sedar la serre dans ses bras, qu'il lui donne un peu de sa chaleur, de sa force, pour qu'elle puisse tenir, aller au bout.

Il s'approche avec maladresse, reste planté devant elle, les bras le long du corps.

– Comment puis-je vous aider, madame ?

Il a presque murmuré sa question. Elle essuie ses yeux avec son châle. Il est tout près maintenant. Elle sent son haleine, son odeur.

– Parlez-moi. Parlez-moi de vous, et de lui, là-bas, chez vous.

Il reste devant la table, la fixe intensément. Ses larmes l'ont fait chanceler.

– Je veux bien vous aider, madame mais, sincèrement, je ne sais pas si nous cherchons la même personne. Je vous l'ai dit, monsieur

Denis m'a offert une autre vie... c'est pour ça que j'ai besoin de lui. Mais vous... vous dites qu'il vous a volé la vôtre, qu'il vous a trahie, et qu'il vous a abandonnée avec un dernier mensonge.

Salaud de Denis ! Salaud ! Ta créature africaine se cramponne encore à tes promesses comme un naufragé. Pourquoi ? Pourquoi es-tu allé si loin avec lui ? Pourquoi ? Il faut que ça s'arrête !

– Écoutez-moi bien, David Sedar, c'est fini tout ça, c'est *fini*... quoi qu'il arrive maintenant, le Denis de là-bas n'existera plus pour vous... il n'y aura plus jamais d'écritures, plus jamais d'histoires dans la savane. Vous le savez parfaitement, alors qu'est-ce que vous avez à perdre maintenant ? Si vous m'aidez à comprendre ce qu'il s'est passé dans sa tête, et si nous le retrouvons, je vous jure que vous aussi vous ouvrirez les yeux, que vous ne reconnaîtrez plus en lui ce faux gourou qui vous aveugle. Alors vous serez enfin libre. Et votre vie vous sera rendue. Mais si nous ne tentons rien, et qu'il ne revient pas, il n'y aura jamais de vérité, et nous resterons seuls vous et moi, pour toujours, avec nos remords.

Sa gorge se serre. Le sol s'amollit sous ses pieds. Elle pousse sur ses avant-bras, se redresse, appuie sa hanche contre le bord de la table, vacille, s'agrippe à l'épaule de David Sedar, pose sa tête contre sa poitrine. Elle se fiche de ce qu'il peut penser maintenant. Il glisse un bras dans son dos pour la soutenir, la serre contre lui. Il comprend. Il comprend qu'elle a froid jusqu'au fond de l'âme, que bientôt elle ne maîtrisera plus rien. Il lui frotte le dos avec sa main, d'un geste lent, appuyé. Sa paume glisse le long de sa colonne vertébrale, s'attarde sur les pointes vives de ses os. Elle respire son odeur lourde, règle son souffle sur le mouvement de sa main. Leurs muscles et leurs peaux se parlent. Elle sent les battements de son cœur contre ses seins. Elle sent sa peur et sa force contre son corps.

Il l'a portée jusqu'à la chambre, l'a allongée sur le lit. Il a remonté la couverture sur elle et s'est assis sur le bord du matelas. Elle a senti le poids de son corps. Elle a fermé les yeux. Il a posé la paume de sa main sur ses cheveux, sur son front brûlant. Il a caressé sa peau humide. Il a murmuré des mots étranges dans sa langue. Elle les entendait à peine. Ils ressemblaient à une prière.

– Il faut colmater la fuite... gagner du temps.

– Du temps ? Du temps pour quoi, madame ?

Elle entend la question de David Sedar résonner en écho dans son crâne. Elle n'a pas la force d'ouvrir les yeux. Elle a peur. Elle croyait se parler à elle-même, dans sa tête, mais elle a dû prononcer les mots tout haut. Il ne faut pas penser... pas parler. Il faut tenir le coup, aller au bout.

– Pour rien, David Sedar... pour rien.

Elle a relevé les paupières. Elle a vu David Sedar assis sur la chauffeuse. Elle a demandé à boire.

Il a ouvert le rideau et un éclair de lumière a incendié le mur devant elle. Elle n'a pas pu garder les yeux ouverts. Il a refermé le rideau. Il l'a aidée à redresser la tête, à poser ses lèvres sur le bord du verre, à avaler l'eau tiède par petites gorgées. Elle lui a souri lorsqu'il a fait glisser sa main sous sa nuque pour accommoder sa tête sur l'oreiller :

– C'est le jour ?

– Oui, il se lève à peine. Mais le ciel est dégagé.

– Vous êtes resté ici ?

– Oui.

– Toute la nuit ?

– Oui.

Elle a encore souri, puis elle s'est laissée repartir.

TROISIÈME JOUR



David Sedar n'est plus là.

Le rideau est fermé mais de longs rais de lumière dorée strient le mur face à elle. Elle n'a aucune idée de l'heure qu'il est. Elle a l'impression d'être restée inconsciente plusieurs jours, sans rêver, sans bouger, comme sous anesthésie. Elle voudrait se lever mais ses jambes sont beaucoup trop lourdes.

Elle se souvient maintenant. La main de David Sedar dans son dos meurtri qui soudain ne pèse plus rien, ses mots mystérieux comme une oraison murmurée dans une langue sacrée. Mais où est-il ? Elle voudrait qu'il soit là, qu'il continue à prendre soin d'elle. Il l'a veillée toute la nuit. Il est peut-être allé se reposer un peu lui aussi, dans la chambre. Elle voudrait lui parler... Tu dois te réveiller toi aussi, David Sedar. Tu es courageux. Tu ne mérites pas tout cela. Laisse-moi t'aider à remonter vers la lumière. Je connais un chemin. Je te guiderai. Il faut que tu trouves un endroit où te réfugier loin des trafiquants de rêves et des tueurs de chiens. Il existe, cet endroit. Tu en as déjà le germe en toi, mais si tu cèdes encore du terrain au mirage que Denis t'a enfoncé dans la tête, c'est fatal, tu perdras sa trace, pour toujours. Comme je l'ai perdue. Et toi, tu pars de plus loin que moi. Sans identité, sans argent, bientôt traqué, dehors, tout seul, tu n'as qu'une infime chance de t'en sortir... Alors reste près de moi, David Sedar, avant de devenir un fantôme. Reste ici, parle-moi. Dis-moi pourquoi tu es venu jusqu'à nous. Je sais que tu gardes un secret. Un lourd secret. Pour te protéger. Pour *le* protéger. Mais dans cette maison tout est déjà si lourd, David Sedar ! Tout ! Et qui sait combien de temps je tiendrai ? Je ne veux rien pour moi. Il est trop tard. Mais je veux la justice. La justice pour les innocents. Es-tu innocent, David Sedar ? Es-tu vraiment innocent ? Les chiens sont innocents. Alors, faut-il devenir

chien ? Et arrêter les palabres ? Bâillonner l'ego ? Arrêter les impostures et retrouver l'instinct ? Le pur instinct ? La fidélité aveugle ? Le silence ? La violence ? Quelle folie, mon Dieu ! Quelle folie ! Comment peut-on en arriver là ? Dis-le-moi, David Sedar, dis-le-moi ! Je ne comprends plus. Peut-être que je deviens folle moi aussi. J'ai si peur de ce qu'il me reste à découvrir. Que dois-tu à Denis de si grand, de si grave pour qu'il ait pu t'asservir ainsi ? Mais où es-tu maintenant, David Sedar ? Pourquoi n'es-tu pas près de moi ? Tu ne dois pas t'éloigner. J'ai besoin de ta présence. Je n'y arriverai pas seule. Nous devons faire corps pour affronter ce qui vient. J'aime ta main rugueuse et chaude sur mon front. Et la tension de tes muscles. Quand tu es là, c'est étrange, je n'ai plus peur de m'effondrer. Je t'ai vu dompter la terre gelée, le vent de glace, et la neige poudreuse qui te mangeait les jambes jusqu'aux cuisses, toi qui n'avais jamais connu l'hiver. Où as-tu puisé cette force ? Je ne te voulais aucun mal, mais je n'ai pas eu le choix... Et maintenant je sais que tu as raison, certains hommes peuvent tuer pour se donner l'illusion d'exister... Ce cinglé de gendarme ! Il reviendra avec son fusil. Il reviendra renifler l'odeur du sang qu'il a fait couler... Où es-tu, David Sedar ! J'espère que tu ne t'es pas enfui... Non, je sais bien que tu ne peux pas encore. On ne se libère pas de Denis aussi facilement. Il faudra que tu passes par d'autres épreuves, que tu arrêtes de croire qu'un messie est venu à toi pour écrire ton histoire, pour lui donner du sens, pour la rendre enfin habitable. Il faudra que tu casses les faux miroirs que Denis a placés autour de toi, pour ne pas finir comme moi, à ne plus parler qu'à ton chien, parce que ton chien, lui, ne sait pas te mentir.

alors, après tout ça ma bien-aimée, je n'éprouve plus aujourd'hui aucun soulagement à lécher sur ta peau les cicatrices de mes impostures, parce qu'après tant d'années d'errances et d'aveuglement j'ai enfin identifié le poison délétère qui n'a jamais cessé de remonter dans ma gorge, cette bile primitive et toxique contre laquelle aucun leurre, aucune fiction aussi sophistiquée soit-elle ne peut rien, absolument rien, et qui s'appelle l'impuissance

David Sedar referme le cahier noir.

Ses mains tremblent.

Il l'a parcouru fiévreusement de la première à la dernière page. Il a lu de longues phrases sans début ni fin pleines de remords et de supplications adressées à sa femme, mais il n'a trouvé nulle part ce qu'il cherchait. Pourquoi son patron n'écrit-il jamais *David Sedar* les rares fois où il parle de son « guide local » ou de son « chauffeur » ? Pourquoi minimise-t-il à ce point son rôle alors qu'il le plaçait toujours au premier plan dans ses feuilles de route, l'appelait en privé « mon ami David Sedar » ou « mon frère sérère » ? Pour ne pas le compromettre peut-être, pour ne laisser aucune trace écrite de tout cela... et les pages déchirées à la fin du cahier... c'est peut-être ça qu'elles contiennent, et c'est pour cette raison qu'elles ont été arrachées... David Sedar voudrait tellement croire à cette hypothèse... Mais il craint autre chose maintenant, de plus terrible que leur secret, de plus lâche aussi, parce que jamais il n'a reconnu dans ces pages minées par la culpabilité et la peur l'homme brillant et fort qu'il a côtoyé au Sénégal. Et si sa femme disait vrai ? Et si le vrai monsieur Denis était là ? Et si sa promesse n'était qu'un mensonge cynique,

qu'un mirage ?

David Sedar a changé de vêtements pour ressortir dans la neige. Cette fois-ci il n'aura pas besoin de feuille de route. Il a décidé d'aider cette femme. Sans le savoir, elle lui a sauvé la vie plusieurs fois. Aux pires moments de la traversée vers les Canaries, en s'accrochant à son médaillon, au serment qu'il avait fait de le ramener en France, il a résisté à la tentation de fermer les yeux, d'arrêter de souffrir et de se laisser emporter par la mer avec les plus faibles. Alors maintenant, malgré le froid et le gendarme qui rôde peut-être encore autour de la maison avec son fusil, il va lui payer sa dette, il ne laissera pas son étang se vider sans tenter d'en réparer la vanne. Parce qu'il y a aussi ces milliers de poissons qui vont crever et pourrir. Lorsqu'il a vu l'eau fuir à gros bouillons, il a senti la catastrophe imminente, il a été attiré d'instinct. C'est plus fort que lui, il a dans les veines la soif et la faim des miséreux de la terre aride où il a grandi, il ne peut pas supporter l'idée que cet immense réservoir d'eau et de nourriture se perde sans que personne ne tente rien. Ce serait une insoutenable offense à la vie, un sacrilège ! Pendant la nuit, en veillant sur la femme endormie, il n'a pas cessé un seul instant de réfléchir à une technique de fortune pour colmater les fissures de la vanne. Et quand le soleil a illuminé la vallée blanche, il s'est posté derrière la fenêtre et il a repéré l'endroit avec précision, il a mémorisé l'itinéraire pour rejoindre l'étang, il a compris qu'il devrait marcher à couvert sous les arbres pour contourner la butte par le nord, à l'opposé de la direction que le gendarme a prise en traînant le cadavre du chien quelques heures plus tôt.

Il a exploré la grange d'où la femme était ressortie avec la pelle et la pioche et il a trouvé sous une bâche un sac de ciment à prise rapide et un demi-sac de sable. Il a aussi trouvé une luge en plastique attachée à une longue corde. Il a vite compris comment elle pourrait lui être utile, et, une fois dehors, il a fixé les sacs par-dessus avec des tendeurs. Il a aussi ramassé un gros marteau, il l'a glissé avec la pelle et la pioche sous les tendeurs, il a noué la corde de la luge à sa taille, et il s'est mis en marche.

Il avance lentement sur la neige aveuglante mais maintenant il a moins de mal à tenir en équilibre sur les raquettes et à manier les

bâtons que lors de sa première sortie avec la femme. Il a pris le coup, il ne pense à rien d'autre qu'aux bouillonnements de l'eau dans la vanne, au niveau de l'étang qui descend. Avec des gravats et le ciment spécial, il arrivera peut-être à colmater la fuite et à arrêter l'hémorragie. Il y mettra toute sa volonté.

Avant de passer la dernière butte, il se tapit derrière un massif de broussailles piqué de milliers de petits diamants de glace qui éclaboussent ses yeux de rayons irisés. Il écoute les craquements des arbres, le bruit mat des paquets de neige qui tombent des branches surchargées, le petit torrent d'eau qui fuse de la vanne et dévale dans le silence de la vallée. Il appréhende de se relever. Il a le pressentiment que quelque chose l'attend en bas, sur la rive où il a failli mourir gelé deux nuits plus tôt, une épreuve qu'il n'a jamais envisagée jusque-là et qu'il devra affronter seul, dans la lumière brûlante du jour.

Il se redresse en poussant sur ses bâtons, découvre le niveau de l'étang qui a baissé d'au moins un demi-mètre. C'est ce qu'il voit en premier, avant la couche de glace fissurée de toutes parts comme un immense miroir brisé, et les bords éclatés où affleure une eau noire. Maintenant il va devoir descendre la butte, empêcher la luge de l'entraîner vers le bas trop vite. Il la place devant lui, la pousse du pied vers la pente. La corde se tend violemment. Il s'arc-boute de tout son poids, résiste au choc et, après quelques longues minutes de course, se retrouve sur la rive à quelques mètres de la vanne, essoufflé et anxieux. Il évite de regarder la surface de l'étang. Il veut simplement rejoindre la vanne, se mettre à la tâche, ne plus penser au cahier noir.

Il a encore confiance en ses muscles. Il racle le fond de la vanne avec la pelle, retire toute la boue et les branches cassées, abat les rebords de la vanne avec le marteau et, malgré les giclées d'eau glaciale, parvient à enfoncer des éclats de ciment dans les plus grosses fissures. Bientôt, le débit des fuites ralentit, il ne reste que deux ou trois jets au ras du sol. Il casse un autre morceau de muret, façonne trois nouveaux coins adaptés à la taille des dernières brèches, les martèle avec précaution et, soudain, l'eau cesse vraiment de couler... Il demeure interdit : l'étang ne fuit plus !

Il sort en hâte de la vanne, verse le sable et le sac entier de ciment, travaille l'amalgame avec la pelle aussi vite qu'il peut. Ses doigts sont

raides dans ses gants humides et glacés, il a de plus en plus de mal à les bouger mais la douleur ne l'arrête pas, au contraire, il redouble d'énergie, et dès qu'il sent l'amalgame durcir, il le recouvre totalement avec le reste des gravats, dégage sur le côté un espace de neige avec la pioche, creuse la terre et en remplit la vanne avec la pelle jusqu'à la recouvrir totalement.

Il a accompli tous ces gestes sans réfléchir, comme un automate. Il sait que la pression de l'eau est forte, que sa réparation ne durera pas, mais pour le moment l'eau ne coule plus ! Et il veut croire qu'elle tiendra un jour ou deux, le temps que des ouvriers du village viennent la consolider.

Il tourne la tête vers l'étang.

En son centre, il distingue une surface plane, aux étranges reflets bleu métallisé, qu'il n'avait pas aperçue auparavant.

D'abord il pense à un gros rocher, ou à une planche en bois, mais les brisures de la glace laissent bientôt deviner un contour familier, parfaitement lisse et rectangulaire.

Il doute encore quelques minutes en observant la surface bleutée s'enfoncer et réapparaître dans le frisson de l'eau noire, refuse de voir ce qu'il voit, puis se rend à l'évidence.

C'est le toit d'un véhicule.

Il est horrifié par ce qu'il imagine.

Il ne raisonne plus, abandonne la luge et les outils au bord de l'étang, essaie de courir avec les raquettes, à perdre haleine, mais avant d'atteindre le sommet de la butte, il s'effondre sur le ventre, les bras en croix.

Il ne peut plus se relever. Sa bouche est pleine de neige et de larmes. Les cristaux brûlants étouffent un cri de rage au fond de sa gorge.

Il t'a menti depuis le début ! Il s'est servi de toi ! Il est parti ! Il a tout emporté ! Sa femme a raison ! Il n'a jamais eu l'intention d'écrire ton histoire avec la sienne, de t'aider à exister quelque part... Il ne pensait qu'à lui, qu'à sa propre folie ! Et maintenant, s'il est... s'il est vraiment là, sous la glace, dans la voiture bleue... oh mon Dieu, alors il aura tout détruit, et il n'y aura plus rien... plus rien à vivre, plus rien à écrire... ni passé, ni présent, ni futur, plus jamais rien, rien ! Le

néant pour lui et pour toi ! Pourquoi ? *Pourquoi* ?

Bientôt, David Sedar ne sent plus ses jambes, ni son torse, ni son visage... incrusté dans la neige, sa colère s'évanouit, se dissout dans la torpeur indolore qui l'envahit... il n'a plus froid, ni peur... il flotte, libéré de la pesanteur, sur un nuage de flocons... flocons... le voyage est fini, David Sedar Ndong... tu peux t'arrêter là... ne plus espérer, ne plus lutter... tu n'as plus la force de croire... tous tes muscles ont déjà renoncé... ils savent... ils savent que ton rêve est mort... il est mort... il t'a trahi... et toi, si naïf... si aveugle... tu t'es laissé envoûter, abuser... les écritures... mirage... néant... flocons... simplement garder les yeux fermés maintenant... et attendre... attendre que le 0 °C aspire ton dernier souffle dans sa gueule de givre... comme tu aurais dû le laisser faire la première nuit, là, au bord de l'étang, si près de ton patron englouti... les écritures... s'éteindre avec elles... t'évaporer comme une larme... un flocon... une promesse d'étoile... sans bruit... sans peur... maintenant...

Flocons... il en avale des centaines, des milliers, qui volettent et s'agrègent dans sa gorge comme des essaims de papillons pris au piège, dans un long tunnel blanc qui s'évase à mesure que les nuées immaculées s'épaississent, se liquéfient, et s'écoulent en un torrent laiteux, qui roule et grossit dans le conduit, dont les parois se fissurent sous la pression, cèdent par à-coups, et libèrent une immense vague blanche, qui déferle et inonde tout l'horizon devant lui... il ne sent plus rien... il est seul... il flotte, allongé sur le dos sur un lac de lait lisse et silencieux... autour de lui, des visages émergent au ralenti, se tournent dans sa direction, puis disparaissent sous la surface crémeuse, et réapparaissent quelques secondes après, un peu plus loin... il en reconnaît certains mais il est incapable de se souvenir de leurs noms, de leurs identités... dans leurs yeux fixes il n'y a aucune trace de souffrance, mais leurs lèvres sont fermées, comme scellées... leurs regards sont figés, il n'a pas la sensation que ces visages veulent communiquer avec lui... ils sont là, ni bienveillants, ni hostiles, indifférents... il sent qu'il pourrait doucement faire comme eux, se laisser glisser lentement, les rejoindre... mais non... son corps flotte, il ne comprend pas pourquoi son corps ne s'enfonce pas... il essaie d'articuler des sons... en vain, aucune syllabe ne se forme dans sa

bouche... pourtant il peut encore bouger ses lèvres, ses mâchoires, sa langue... il n'est pas comme eux...

Elle l'entend. C'est lui. Il est dehors. Il est revenu.

Elle savait qu'il reviendrait.

Elle se glisse hors des draps, marche à pas hésitants en s'agrippant au rebord du lit jusqu'à la fenêtre, aperçoit Blaise près de la niche, avec son fusil en bandoulière, une pioche entre les mains.

Il n'est qu'à une vingtaine de mètres d'elle maintenant, de l'autre côté de la vitre. Il soulève la pioche par-dessus sa tête, la laisse retomber lourdement à l'emplacement de la tombe. Elle entend ses grognements à travers le verre.

Elle ouvre la fenêtre, essaie d'élever la voix malgré sa faiblesse :

– Arrêtez...

Blaise l'a entendue. Il garde la tête baissée, donne un nouveau coup de pioche.

– Arrêtez, vous n'avez pas le droit.

Il se redresse, les jambes écartées, les mains croisées sur le manche de la pioche comme un soldat au repos, un rictus ironique sur les lèvres.

– Pas le droit ? Vous croyez ?

– Le vétérinaire... il est déjà venu, il a signé le certificat.

– Ah oui... je l'ai vu ce matin votre véto. Il m'a raconté comment ça s'est passé ici avec votre chien et comment il vous a fait confiance, *compte tenu de la situation*, mais moi je veux juste une confirmation. Alors, si vous dites vrai, il n'y a aucun problème, mais si ce trou est vide, croyez-moi, vous et votre véto vous êtes dans une belle merde.

Il hoche la tête en gloussant, se remet à piocher.

Elle ne voit pas son visage. Elle imagine ses yeux brillants de rancœur féroce.

Elle cherche un reste de force au plus profond d'elle-même, hausse

la voix.

– Les gens par ici disent que vous aimez le sang et les cadavres... alors c'est ça votre truc, hein ? Traquer et saigner à mort le petit gibier, n'importe lequel, pourvu qu'il soit plus faible que vous, le chevreuil, le chien domestique, la femme malade... ça vous excite, hein ?

– Fermez-la !

– Non ! Je ne me tais pas, espèce de salaud ! Vous n'êtes qu'un animal nuisible ! Arrêtez de creuser cette tombe, laissez mon pauvre Junior tranquille, laissez-moi en paix !

Il hausse les épaules en jurant, donne un nouveau coup de pioche.

Diane est impuissante. Elle a si froid. Elle retient ses larmes. Elle sent monter en elle cette colère implacable qu'elle connaît bien, sans qu'elle puisse en contenir le flux, comme face à l'autre, quand il la réduisait à sa fragilité et à sa dépendance, sans lui laisser le choix...

Elle retourne vers l'armoire, près du lit, s'accroupit, tire vers elle un long sac de cuir, le pose sur le lit, fait glisser la fermeture éclair, en sort un fusil de chasse et une boîte de cartouches.

Elle plie le canon d'un geste déterminé, charge deux cartouches, replie le fusil en le faisant claquer, retourne vers la fenêtre.

Blaise a déjà rassemblé un monticule de terre à côté de la tombe. Il regarde fixement le trou. Une grimace a remplacé son sourire fielleux.

Elle épaula le fusil, prend appui contre le rebord de la fenêtre, met Blaise en joue.

– Allez-vous-en !

Il relève les yeux, retient un mouvement de recul.

– Vous voulez faire quoi, là ? Me tirer dessus ? Vous rigolez, hein ? Posez ce fusil.

– Partez je vous dis !

Il avise le canon pointé sur lui, attend deux ou trois secondes, puis fait un pas de côté en secouant la tête.

– J'ai vu ce que je voulais voir... mais vous, vous allez poser cette arme. Vous pouvez pas menacer un gendarme, vous comprenez ? Lâchez ce fusil.

Elle sent un flot de rage inonder sa poitrine, descendre dans les veines de ses bras comme un poison violent et se coaguler au bout de ses doigts crispés. Elle relève le canon du fusil, juste au-dessus de la tête de l'homme, et presse la détente.

Le coup claque si violemment qu'elle n'entend plus rien d'autre qu'un long sifflement dans ses tympans.

En bas, Blaise ouvre de grands yeux hébétés.

– Vous... vous ne...

Elle redescend le canon vers lui.

– Rebouchez ça et foutez le camp !

– Vous êtes folle ! Je... vous répondrez de ça... On reviendra pour votre affaire, croyez-moi ! On reviendra...

Il fait volte-face sans un regard vers le trou béant, ramasse sa pioche et s'éloigne à grandes enjambées en se retournant plusieurs fois.

Un aboiement.

David Sedar rouvre les yeux... devine une ombre à une centaine de mètres... immobile devant un buisson scintillant.

Un chien.

L'animal s'avance vers lui, s'arrête devant son visage.

Un berger allemand.

Il approche son museau humide, lèche ses cheveux, s'assied sur ses pattes arrière, le lèche encore.

David Sedar sent sa langue dans son cou... rugueuse... chaude... sur son nez, sur sa bouche... son souffle fauve... son odeur familière de pelage humide et aigre qui le réchauffe, le réveille...

Un autre aboiement, plus sec dans son oreille.

Comme un ordre.

David Sedar replie lentement un genou, se tourne sur le côté... perçoit le sol dur et glacé sous ses côtes... et une chaleur ténue dans son ventre...

Tu es le début et la fin... si tu t'arrêtes, tout s'arrête... si tu te relèves, le monde existe à nouveau... c'est toi qui décides...

Il pousse sur ses avant-bras... se soulève lentement...

Lorsqu'il est debout, en appui sur ses bâtons, il laisse glisser son regard jusqu'au rectangle bleuté au milieu de l'étang. Il est toujours là mais il le distingue moins bien, il a l'impression que le niveau de l'eau est remonté.

Il observe encore un instant le clapotis de l'eau visqueuse sur le métal déjà presque recouvert, se racle la gorge, crache plusieurs fois

dans la neige une bile amère.

Le chien le fixe de ses yeux brillants comme des étoiles.

Il lui caresse la tête, resserre les sangles de ses raquettes, se remet en marche.

Derrière lui, le chien s'ébroue et le suit.

Un coup de feu.

David Sedar se laisse tomber au sol.

Il entend des éclats de voix mais n'a pas vraiment peur. Il sait qu'il est redevenu un fugitif. Il s'attendait à quelque chose comme ça depuis que le chien l'a sorti de la neige. Son corps s'y était préparé.

Le coup de feu est parti de la maison. Le chien a détalé dans la direction opposée à la détonation. David Sedar l'aperçoit s'enfoncer et disparaître dans la forêt.

Il reste allongé sur la neige, écoute chaque vibration du silence.

Tu vas retourner là-bas, David Sedar Ndong, parce que toi tu n'es pas un pauvre chien traqué, tu es plus fort qu'eux tous... Ces gens sont fous, fous de panique et de rage, ils ont peur de tout, ils vont d'abord tuer tous leurs chiens, un par un, ils vont prendre goût au sang, et ils vont finir par s'entretuer, c'est fatal, mais toi, avant de partir d'ici, tu dois leur faire avouer la vérité sur Denis... parce que tu as compris maintenant... la femme t'a menti ! Elle a voulu te dissimuler ce que tu as vu de tes propres yeux dans l'étang... Tu l'as crue sincère, et victime, mais elle aussi t'a manipulé ! C'est pour ça qu'elle ne pouvait pas laisser l'étang se vider ! Les poissons n'étaient qu'un prétexte. Elle craignait ce qui est arrivé, que le niveau de l'eau baisse assez pour laisser émerger la voiture bleue. Elle sait que son mari est là, au fond de l'étang ! Sinon, pourquoi aurait-elle insisté autant pour réparer la vanne ? Elle t'a utilisé, elle s'est servie de toi depuis que tu es arrivé chez elle. Elle a fait comme son mari... Mais alors, si elle connaît la vérité, si elle sait que monsieur Denis repose au fond de l'étang, sous la glace, pourquoi l'a-t-elle caché aux gendarmes ? *Pourquoi ?*

Il relève la tête, se redresse, reprend sa marche en suivant le flanc de la butte boisée par le nord, comme à l'aller. Il attend parfois plusieurs minutes derrière un tronc pour guetter les bruits de la maison.

Ce coup de feu... c'est le gendarme qui a dû tuer un autre chien errant... mais sa fureur et celle des gens d'ici ne te regardent pas, elles les dévoreraient bien avant que tu connaisses monsieur Denis, c'est leur épidémie à eux, leur agonie, tu n'es qu'une ombre de plus dans leur tragédie, un fantôme sans intérêt... Toi, là-bas, sur les terres brûlées où tu as grandi, oh oui ! tu as déjà eu ton compte de virus et de corps décomposés, mais c'est fini maintenant, fini... monsieur Denis repose comme n'importe quel mort au fond de l'étang gelé, il ne fera plus couler aucune encre dans tes veines sèches. Désormais tu devras creuser ton propre sillon avec tes ongles et tes dents, pour toi seul, sans plus jamais abandonner ce droit à un autre... tu n'es la page blanche de personne, David Sedar Ndong... elle t'aura au moins fait comprendre ça, cette femme... tu as sauvé les poissons seul, tu ne l'as pas fait pour elle, ni pour lui, tu l'as fait pour *toi*...

Il a très soif et très faim. Il n'a rien avalé depuis qu'il est ressorti dans la neige. Il n'a pas fumé une seule cigarette.

Il n'est plus qu'à une centaine de mètres de la maison maintenant. Il aperçoit d'autres traces au-dessous de la fenêtre de l'étage, peut-être celles de l'homme qui a tiré le coup de feu.

En s'approchant prudemment, il distingue un monticule de terre, et la tombe béante du chien de la femme. Une odeur douceâtre et écœurante flotte jusqu'à ses narines.

Blaise arrive à bout de souffle sur le tronçon déneigé de la D121 où il a laissé son 4x4. Il est trempé de sueur sous son anorak en duvet. Il faut qu'il se calme. Cette connaissance lui paiera son coup de fusil au centuple quand ce sera le moment. Il va juste attendre son heure. Il ne va pas en parler à Charente. Elle n'ira pas s'en vanter.

Il dévale les deux kilomètres de lacets de la combe de Savoye qui le séparent de chez lui en faisant crépiter les pneus cloutés du 4x4 sur les plaques de sel. Arrivé à deux cents mètres en contrebas du boqueteau de vieux chênes qui dissimule presque entièrement sa petite maison, il stationne en marche arrière sur le terre-plein qu'il a déblayé la veille et prend son Browning à lunette posé sur le siège passager.

En atteignant la clôture, il entend son rottweiler gronder dans le garage.

– C'est moi, Joe. Ça va.

Il ne l'a pas sorti depuis hier. Joe a horreur d'être enfermé. C'était sa punition pendant son dressage. Parfois pendant plusieurs jours lorsqu'il le méritait.

Il fait coulisser la porte du garage et décroche le mousqueton de la chaîne fixée au mur. Le rottweiler se rue au-dehors en dérapant sur la dalle et Blaise tend la chaîne d'un coup sec. Le chien est stoppé net dans son élan, la chaîne retombe au sol et Blaise enroule d'un geste rapide deux boucles de maillons autour de son poignet.

– Je vais pas te lâcher. Tu vas devoir faire ça devant moi.

Il le conduit derrière le garage sans relâcher la tension de son bras et déblaie un coin de poudreuse avec sa chaussure. Le rottweiler tire sur son collier métallique et tord son cou de molosse dans tous les sens, gagne encore quelques centimètres, arrondit l'échine et commence à pousser.

Quand il a fini, il se retourne sur place et gratte la neige terreuse avec ses pattes arrière. Blaise l'aide en déplaçant un paquet de poudreuse du plat du pied, puis tire sèchement sur la chaîne et le ramène au garage.

– De jour, on reste enchaîné, mon fauve. On sortira cette nuit avec la longe. Paraît qu'il y a du rôdeur sur les crêtes.

Le rottweiler le fixe la langue pendante et baveuse en hochant vaguement la tête comme s'il acquiesçait.

Blaise est certain que Joe a compris. Qu'il comprend mieux que la plupart des gens quand il lui explique sa façon simple et claire de voir les choses. Il l'a nourri et dressé lui-même pendant des mois pour ça. Pour qu'il comprenne d'un seul mot quand il faut viser la gorge.

Il remplit les gamelles d'eau et de croquettes, referme le garage de l'intérieur et entre chez lui par la porte de la buanderie. Il essuie la lunette de son Browning et le range dans l'armoire murale entre le Benelli à pompe et le Beretta semi-automatique, retire son anorak et compose le numéro de Charente.

– C'est Blaise.

– Ah, tu es rentré ? Ça pèle moins dehors avec le soleil, hein ?

– Un peu.

– Brunet a appelé. Le vétérinaire a examiné son chien avant de l'incinérer et il ne lui a rien trouvé. Il t'a traité d'assassin mais je l'ai calmé.

– Je l'emmerde, Brunet ! C'était le premier à lécher le cul du député quand l'arrêté est sorti.

– Ouais, mais...

– Mais quoi ? On va se planquer pour faire appliquer la loi qu'ils ont votée et en plus se sentir coupables ? C'est ça qu'on va faire ?

– Bon... Tu as parlé à Diane Vignal ?

– Un peu.

– Un peu ?

– Elle était pas en forme. Et pas de bonne humeur. Et moi non plus.

– Tu en penses quoi ? Une autre aurait téléphoné ici tous les jours mais elle, c'est même pas une fois par semaine.

– Elle nous prend pour des cons. C'est tout. Et elle l'ouvre trop. La prochaine fois, je la traîne ici, malade ou pas.

– Malade ?

– Ouais. Elle est blanche comme un macchabée.

- Elle doit accuser le coup. Elle n’a pas la vie facile là-haut.
- Non. C’est plus sérieux. Je sais reconnaître ça. Et en plus elle boit un max.
- C’est pas nos affaires, Blaise. Sinon, c’est tout ce que tu as ?
- Ouais.
- Bon, OK... j’irai la voir seul dans deux ou trois jours et on refera le point.

Blaise raccroche en lâchant un juron. Il vomit Charente et ses salamalecs de gratte-papier planqué derrière son clavier.

Il retourne vers son anorak, enfonce sa main dans la poche droite et en retire un sac plastique noué et enroulé sur lui-même. Il s’assied à la table de la cuisine, pose le sac devant lui, défait le nœud et l’ouvre lentement. Il saisit le morceau de crâne et ses doigts se tachent d’un brun poisseux. La chair accrochée à l’os de l’orbite n’a pas encore séché et l’œil est toujours en place, accroché au nerf optique. Il soulève lentement l’os sanguinolent à hauteur de ses yeux. Le petit globe visqueux glisse de sa cavité et oscille au bout du nerf comme un pendule macabre et malodorant. Il sourit, le rapproche très près de ses lèvres et laisse la pointe de sa langue avancer vers son galbe gélatineux. Il reconnaît immédiatement le goût de fiel et de cuivre rouillé qu’il attendait, plisse les paupières avec volupté et écoute le battement accéléré de ses veines contre ses tempes.

Il referme ses doigts collants sur le morceau de crâne et retourne au garage. Joe est couché devant ses gamelles, qu’il a presque entièrement vidées.

Blaise s’accroupit devant lui, flatte le haut de son crâne de sa main gauche et ouvre sa main droite devant son museau.

– Pour toi. D’un qui n’a pas eu ta chance.

Les narines du rottweiler frémissent. Il enfonce son museau dans la main de son maître, renifle plusieurs fois en bavant, et emporte d’un seul coup de langue l’os et l’œil qui craquent entre ses dents énormes et disparaissent dans sa gorge. Puis il laisse sa tête s’affaisser sur son échine recourbée, pousse un grognement de satisfaction et s’assoupit.

Blaise se redresse et l’observe un moment dans le clair-obscur du garage, immobile et perplexe.

– T’es un foutu cannibale. Tu mangerais ta mère, hein !

David Sedar s'approche de la tombe ouverte, devine à la lumière de sa torche les formes anguleuses du corps sous le linceul blanc, les arcs des côtes, le menton étroit, l'arête du front qui s'évanouit dans les plis souillés.

L'odeur le suffoque déjà malgré le chiffon imbibé de camphre qu'il plaque sur sa bouche.

Il a peur de ce qu'il va trouver sous le tissu, lorsqu'il faudra l'écarter, et avancer la main à tâtons.

Pourtant il n'a jamais reculé devant un cadavre, même abandonné depuis plusieurs jours dans la chaleur et l'humidité, lorsqu'il fallait le soulever à deux par les épaules et les jambes, le charger comme un sac de sable sur la plate-forme arrière du camion du dispensaire, et refaire les mêmes gestes une fois arrivés à la morgue du village. Il accompagnait l'infirmier, il imitait la lenteur clinique de ses mouvements, son détachement résigné devant les scènes sordides qu'ils découvriraient. Comme lui, il s'en remettait à l'au-delà pour ne pas se poser de questions trop lourdes sur la décomposition des corps ou l'indifférence des villageois envers les migrants du Sud rongés par le sida et la dysenterie qui finissaient par crever comme des chiens derrière un talus, faute d'une paille et d'un toit pour abriter leur agonie.

Mais là, c'est différent. Il est seul dans l'allée du cimetière, et il s'en veut d'être déjà tenté de reculer. Il voudrait sentir quelqu'un près de lui, entendre autre chose que les craquements des morceaux de coquillages sous ses pas et les cris des animaux nocturnes dans la nuit d'encre de la mangrove, une respiration familière, quelques mots murmurés à son oreille pour le maintenir du côté des vivants, l'encourager à aller au bout... Désormais il n'y aura plus personne

pour l'accompagner, et c'est la condition, celle que les derniers événements lui ont imposée comme une merveilleuse aubaine, parce que c'est ici, devant cette tombe de l'île aux Coquillages, que tout commence vraiment... Il doit accomplir seul ce qui sera écrit dans le livre, ce premier élan du corps vers la fosse, cet enchaînement de gestes qui lui donnera le premier rôle et décidera de tout ce qui adviendra par la suite... Parce que lui seul est le début et la fin de l'histoire, de *son histoire* : s'il s'arrête, tout s'arrête, et jamais la plume de monsieur Denis ne s'attardera sur sa misérable petite existence, mais s'il soulève le tissu blanc, s'il fait ce qu'il a à faire, alors l'encre des écritures coulera enfin dans ses veines et il deviendra *quelqu'un* comme l'a promis monsieur Denis, *il vivra dans le livre, il existera...*

Derrière lui, il aperçoit les cigarettes des deux féticheurs qui rougissent dans le noir comme deux braises indifférentes, près de la barque à moteur dans laquelle ils l'ont amené jusqu'ici. Ils ont creusé la tombe encore fraîche, calmement, sans échanger un seul mot. Avec un pied-de-biche, ils ont descellé le couvercle du cercueil en bois brut, se sont reculés en hochant la tête, satisfaits de leur ouvrage, et le plus vieux des deux lui a réclamé l'argent. Puis ils se sont éloignés dans l'obscurité vers leur embarcation, pour monter la garde jusqu'à ce qu'il ait fini. Lorsqu'il retournera vers eux, ils lui réclameront encore de l'argent, suffisamment pour acheter leur silence, comme il a été convenu. Ils iront refermer le cercueil et la tombe, ils le raccompagneront jusqu'à la côte, sans poser de question, et ils disparaîtront.

David Sedar descend dans la fosse, le chiffon de camphre plaqué au nez. Il cale ses jambes dans l'espace étroit entre la terre et le cercueil, se penche sur le linceul, éclaire encore une fois le haut du corps et éteint la torche. Il n'a pas besoin de voir distinctement devant lui. Il a repéré les formes des bras croisés sur l'abdomen, il veut éviter de fixer le visage, il sait qu'après plusieurs semaines les chairs sont déjà très abîmées, il ne veut pas que cette image s'imprime dans sa mémoire.

Il se souvient très bien de la position des bras et des mains croisées de la jeune morte lorsqu'ils ont refermé le cercueil à la morgue. Il avance sa main droite vers un pli béant du tissu, au niveau du ventre,

effleure une surface rêche, reconnaît la forme d'une main, puis de l'autre, posée par-dessus. Entre deux doigts tendus comme des pattes de poulet, il sent le métal de la chaînette, plus froid que la peau rugueuse. Il écarte les doigts raidis, enroule la chaînette autour de son index, et tire doucement dessus. Elle résiste un instant, puis se laisse dégager avec une aisance qu'il n'espérait pas, et, tout à coup, il réalise que le médaillon de la femme de monsieur Denis est entre son pouce et son index, la seule preuve matérielle du lien que la jeune morte entretenait avec son patron, et que c'est lui, David Sedar Ndong, qui détient maintenant cette unique preuve qu'il pourra ramener à son patron comme le trophée d'une première prouesse enfin digne de sa plume !

Il retire délicatement sa main malgré son excitation, glisse le médaillon dans sa poche, remet en place le tissu et sort de la fosse d'une seule poussée sur ses avant-bras. Il doit s'éloigner très vite du cimetière, rentrer à M'bour, cacher le médaillon, et préparer son départ, son grand départ !

Lorsqu'il atteint les deux féticheurs qui braquent leurs torches sur lui, son cœur cogne sourdement dans sa poitrine, mais devant eux il contrôle sa voix et ne laisse rien paraître. Il leur dit qu'il a fini, que tout s'est bien passé, tend au plus âgé le reste de l'argent, et leur demande d'aller refermer la tombe.

David Sedar fait trois pas en arrière et s'accroupit dans la neige. Il retire ses gants, allume une cigarette, recrache la fumée par le nez pour chasser l'odeur de cadavre en décomposition qui envahit sa mémoire.

Ici, il n'a pas besoin de descendre dans la fosse, comme à Joal. Il n'a rien à récupérer entre les chairs putrides. Aucune promesse à tenir. Aucun patron à protéger des maîtres chanteurs. Maintenant il est livré à lui-même. Il doit trouver seul les réponses aux questions qui se bousculent dans sa tête parce que, depuis le début, ni son patron ni sa femme ne lui ont dit la vérité qu'il espérait. Pourquoi cette tombe ouverte devant lui maintenant ? Qui l'a creusée pendant qu'il était inconscient dans la neige ? Pourquoi ? Et le coup de feu ? Qui l'a tiré ? Et la voiture dans l'étang ? Et monsieur Denis ?

Dans la lumière aveuglante, il sent bientôt un long serpent de glace qui s'enroule autour de ses mollets et le tire lentement vers le lac blanc de son rêve. Sa tête commence à tourner mais il plisse les yeux et suit du regard les profondes traces de pas qui montent de la vallée jusqu'à la tombe du chien et repartent en sens inverse : il comprend que quelqu'un est venu jusque-là, a creusé la tombe et est reparti sans même la recouvrir.

Il pense durant un instant qu'il devrait utiliser ses dernières forces pour s'échapper, mais il ne peut pas...

Il se dirige vers la porte où la femme est apparue la nuit de son arrivée, retire ses raquettes, suit le long couloir, pousse une à une les portes du rez-de-chaussée en criant « Madame ! Madame ! ».

Il monte à l'étage en haletant, s'arrête devant la porte de la chambre de la femme, frappe et appelle encore, en vain.

Comme en réponse à ses cris, un grondement sourd remonte du

sous-sol et fait vibrer les murs du couloir jusqu'au plafond, l'ampoule du plafonnier hoquette quelques secondes, puis s'éteint.

Le groupe électrogène s'est arrêté.

Il ne distingue plus aucune forme autour de lui, avance à tâtons le long du mur, pousse la porte de la chambre. Ses pupilles s'accommodent lentement et il trouve des allumettes sur la table de nuit, en craque une, allume une bougie renversée au pied du lit. Dans le clair-obscur, il découvre un grand désordre, des paires de chaussures boueuses, des tiroirs ouverts, des vêtements froissés éparpillés sur le lit défait.

La femme n'est pas là. Elle s'est peut-être endormie quelque part à l'étage, dans une autre pièce, assommée par la fatigue et l'alcool. Il refait le tour de la chambre, observe chaque nouvel objet qui apparaît dans la lueur de la chandelle, des flacons de médicaments, des bouteilles de vin vides, des boîtes en plastique pleines de restes de repas, mais aucun d'eux ne lui évoque autre chose que l'existence déréglée d'une femme rongée par la solitude et la maladie.

Ce n'est pas ce qu'il cherche.

Il pose la bougie sur la tablette du secrétaire, s'assied devant une pile d'ordonnances et de résultats d'analyses de sang. Il ouvre un à un les tiroirs au-dessus de la tablette : des crayons, des trousseaux de clés, un nécessaire de couture, des piles électriques, des pièces de monnaie ; et dans le dernier tiroir, un épais paquet de feuilles retenues par un cordon en cuir. Il le saisit, hésite, défait le lien, feuillette du pouce les pages couvertes d'une écriture ronde et régulière, et découvre, au centre du paquet, des feuilles plus brunes pliées en quatre, dissimulées parmi les autres. Il reconnaît l'écriture de monsieur Denis... il sait d'où viennent ces feuilles ! Leur bord intérieur est déchiqueté parce qu'elles ont été arrachées précipitamment... La femme n'a pas voulu qu'il les trouve à la fin du cahier noir, lorsqu'elle l'a laissé traîner dans le salon... elle lui a menti, elle les avait cachées là depuis le début... Il les déplie, les rapproche de la bougie, les doigts fébriles.

et puis à M'bour je suis tombé sur la perle ma bien-aimée ! un rêve ! un don du ciel ! le personnage idéal, consentant, zélé, et reconnaissant à un point que tu ne peux imaginer, le pantin parfait que j'allais pouvoir animer à ma guise, sur tous les terrains, à tous moments, en le laissant croire qu'il me devrait désormais sa raison d'être, son identité, son destin ! bien sûr avec lui c'était facile, trop facile, et j'aurais pu me lasser très vite de tant de servilité, mais il s'est passé l'inverse parce qu'il a mis tant de conviction au service de mon projet que mon malaise s'est envolé, j'ai retrouvé des forces, de l'entrain, j'ai repris goût à la création, oh je nourrissais de telles ambitions pour lui tu sais ! j'avais presque renoncé à le trouver, ce merveilleux personnage qui prendrait ma fiction pour sa réalité, et c'est ça qui m'a le plus impressionné lorsqu'il est apparu, comme s'il avait toujours été là avant même que je le découvre, prêt à m'écouter, à me suivre, comme si en se précipitant de lui-même au-devant de mes inspirations les plus intenses, il me créait autant que je le créais, « je suis prêt, monsieur Denis, ce sera simple avec moi, vous écrivez et j'accomplis, vos écritures seront mon credo, je serai disponible jour et nuit, chaque fois que vous aurez besoin de moi, le dispensaire me libérera, et pour l'argent, je vous fais confiance, ce sera comme vous le déciderez, je vous jure que vous ne serez pas déçu », ce furent ses premières paroles, je m'en souviens presque mot pour mot, il les a prononcées d'une voix grave et claire, en me regardant droit dans les yeux, il m'avait été présenté par la mère supérieure du dispensaire de M'bour

lors d'une de mes visites dans leur installation pour malades en fin de vie, elle m'a parlé alors d'un jeune homme un peu spécial, aussi instruit qu'athlétique, et particulièrement efficace sur le terrain, dont elle garantissait absolument la moralité et l'honnêteté, qui pourrait peut-être se rendre utile moyennant quelques honoraires, cela le valoriserait et lui permettrait de vivre de son travail en le distrayant de la fréquentation quotidienne des moribonds et des cadavres au dispensaire, à son ton protecteur et un peu embarrassé, j'ai été intrigué et j'ai voulu en savoir plus avant de le rencontrer, alors elle m'a pris à part dans un coin de la chapelle, sa voix s'est adoucie, et j'ai compris qu'elle était personnellement concernée par ce garçon, elle m'a demandé de la discrétion avec sa hiérarchie et elle m'a raconté l'histoire de cet orphelin dont la naissance n'avait jamais été déclarée nulle part, un Invisible, comme on nomme ces enfants sans état civil ni patrie parce que leurs mères sont mortes en couches ou qu'ils sont issus de viols et que les familles ne veulent pas reconnaître par honte ou simplement par manque d'argent, elle l'avait recueilli vingt-cinq ans plus tôt dans un camp de réfugiés, sans connaître ni son origine ni son vrai nom, ni même son âge exact, il avait peut-être alors quatre ou cinq ans, il ne parlait pas, elle a cru au début qu'il était muet ou déficient mental, mais lorsqu'elle a commencé à lui apprendre à reconnaître les lettres de l'alphabet, il a appris à écrire en quelques semaines, avant même de lui adresser son premier mot, elle n'avait jamais vu ça ! elle l'a baptisé David et a ajouté Sedar car c'était le prénom sérére de son père à elle, elle était heureuse de pouvoir le donner à un enfant dont elle se sentait responsable, sa sœur a mis en route une procédure d'adoption pour qu'il ait un nom de famille et des papiers au Sénégal, le petit garçon est allé à l'école du dispensaire, il s'est attaché à elle et à l'institution qui est restée son unique foyer et dans laquelle il est revenu vivre et travailler après ses études à l'université de Dakar, j'ai voulu savoir pourquoi elle l'avait qualifié de « spécial » dans sa première présentation, elle a un peu hésité, puis elle m'a confié qu'il

était très intelligent et sensible mais que parfois sa candeur et son absence totale d'arrière-pensées le rendaient vulnérable et fragile avec les gens... moi, je l'ai immédiatement engagé comme chauffeur pour une première mission et au début, c'est vrai, je l'ai pris pour un innocent, il répétait toutes mes consignes à haute voix en marchant ou en conduisant, comme pour confirmer qu'il les avait bien comprises, au point où j'ai dû lui dire d'arrêter de le faire, mais au gré de nos longs trajets en 4x4 nous avons commencé à parler librement, il m'a confié ses doutes et ses espérances, et très vite j'ai découvert son potentiel, un orphelin aux origines effacées, une sorte de Sans Récit de Soi, comme on dit un Sans Domicile Fixe, avide de se laisser guider et façonner par moi, son démiurge providentiel qui lui offrait un véritable acte de naissance, une inscription dans un texte officiel rédigé au jour le jour pour les missions, une identité narrative, tu t'imagines mon excitation à ce moment-là, ma bien-aimée ! « vous écrivez et j'accomplis » ! « vos écritures seront mon credo » ! c'est lui qui a prononcé ces mots sacrés ! alors pendant plusieurs mois notre duo a été parfait, nous avons interprété nos rôles avec une complicité qui frôlait la perfection... quand j'ai commencé ce cahier, j'avais décidé de ne pas t'en parler, je ne voulais pas mettre David Sedar entre nous, je ne voulais provoquer aucune interférence, aucune concurrence entre vos deux histoires, mais aujourd'hui ça n'a plus d'importance... oh non... plus aucune... parce que l'apparition de Sahaba a tout changé... Sahaba a pris toute la place, et plus rien ne sera désormais pareil pour nous tous... c'est David Sedar qui m'a conduit jusqu'à elle, dans un misérable hameau sérère perdu dans la savane... elle avait quinze ans, elle était leucémique, diagnostiquée incurable avec un pronostic vital de quelques semaines, alitée sur un grabat miteux et abandonnée à sa souffrance depuis que sa tutrice, une vieille tante aveuglée par ses croyances animistes, s'était laissé convaincre par son marabout de ne pas la confier au dispensaire, elle l'avait ramenée au village pour qu'elle y passe ses derniers jours

sous la seule assistance d'un guérisseur, David Sedar disait qu'il voulait simplement que je l'aide à convaincre la tante d'amener Sahaba au dispensaire où on aurait pu lui administrer des sédatifs et lui apporter un peu de réconfort, mon autorité et mon statut pourraient faire contrepoids à l'influence néfaste du marabout, mais à l'enthousiasme que David Sedar mettait à toujours ramener le cas Sahaba dans nos plannings, j'ai commencé à avoir des doutes sur ses motivations, et à notre troisième visite j'ai compris ce qu'il avait en tête, j'en suis certain maintenant, ce n'était pas que de la compassion pour cette jeune leucémique... oh non ! il voyait plus grand pour moi, parce que pendant l'épisode des trois agnelets, il avait senti mon trouble face à la mort, et bien compris l'enjeu... et il m'a poussé à aller plus loin, en inversant notre rapport, en ajoutant à notre histoire commune une intense expérience dont il serait l'initiateur... c'est comme cela que j'ai compris son insistance à me lier à cette jeune mourante qu'il ne connaissait pas plus que ça... alors oui, je n'étais pas dupe, j'ai égoïstement accepté d'être son histrion, et j'ai plongé tête baissée dans les abysses où l'agonie de Sahaba m'entraînait... nous allions la voir deux fois par semaine et, malgré tout, au début, quelque chose en moi souhaitait encore la sauver, non pas de la maladie parce qu'elle était condamnée, mais du douloureux sentiment d'abandon dont elle se plaignait en gémissant, j'étais bouleversé, j'étais aussi soulagé de l'être encore devant sa détresse, je voyais en Sahaba un dernier sursaut de ma conscience face à la misère et la maladie, et oui, j'ai sincèrement cru que je pourrais restaurer un peu de mes motivations altruistes de jeunesse... lorsque nous arrivions, j'échangeais d'abord quelques mots avec la tante, elle savait que David Sedar lui laisserait un sac de victuailles et quelques billets en repartant, puis j'entrais seul dans la case où Sahaba endurait son martyre, j'accrochais à la potence au-dessus d'elle des poches de perfusion remplies d'un mélange de glucose et de sédatif, mais elle murmurait mon prénom et m'implorait à chaque fois d'arrêter de l'alimenter artificiellement... elle était à bout, elle ne voulait plus

souffrir... un jour, alors que je me penchais sur elle pour la faire boire par petites gorgées, ses mains décharnées se sont accrochées à mon cou et m'ont arraché ton médaillon, elle hoquetait, se tordait, ne voulait plus lâcher la chaînette, j'étais impuissant et choqué... j'ai été dépassé par cette situation... je me suis écarté, je lui ai laissé ton médaillon... jamais jusque-là il n'avait quitté mon cou... alors ça a été comme une révélation, son geste a rompu en un instant tout ce qui m'enchaînait à ma vie de faussaire, le vieux goût de pneu s'est volatilisé de mes lèvres et j'ai senti monter en moi une étrange violence, une rage implacable dirigée contre ce corps étique et gangrené, je n'ai plus entendu les plaintes qui sortaient de lui, mes yeux se sont voilés, et je n'ai plus distingué que quatre membres désarticulés autour d'un tronc obscène qui me sommait d'agir sans me défausser

Le texte s'interrompt sur plusieurs ratures épaisses et des taches d'encre délavées.

David Sedar laisse retomber les feuilles sur la tablette du secrétaire. Une vague de colère le submerge, son poing droit s'abat sur les feuilles et la tablette vole en éclats. Il sort en fureur de la chambre de la femme, la main droite criblée d'échardes profondes. Il se rue dans le couloir obscur vers le grand salon, soulève la couverture du canapé, appelle plusieurs fois la femme en criant et fouille tous les recoins de la pièce à la lumière de la bougie, mais il n'y a que du silence et du vide autour de lui et il a envie de tout casser dans cette maison morte.

Ce bruit...

Blaise ?

C'est toi, Denis ?

Où suis-je ?

Tout est noir maintenant ?

J'ai si mal...

Mon Dieu, je suis tombée dans l'escalier.

David Sedar ?

Où es-tu mon compagnon de mirages ?

Tu es parti, hein ?

Pourtant, nous aurions pu nous comprendre...

Tu voulais me protéger, me prêter tes bras et tes épaules pour m'aider à tenir debout... comme tu le faisais chez toi avec les mourants... je le sais mon compagnon, tu ne les abandonnais pas, tu m'as portée dans la neige, tu m'as veillée toute une nuit, j'ai senti tes muscles et ton souffle sur ma peau...

J'aurais peut-être pu t'aider en retour, parce que moi aussi je me suis sentie perdue quand Denis m'a raturée de sa vie... Je n'avais vécu que sous son emprise... et quand il a coupé un à un les fils de ma marionnette, je me suis affaissée comme une robe de poupée vide...

Où es-tu, David Sedar ?

Reviens...

Parce que tu sais... j'ai voulu croire à ton innocence pendant tout le temps que tu étais là... ton corps, tes silences disaient à chaque instant le contraire de ce qu'il a écrit sur toi... mais si, malgré tout, ton ego

est aussi ravagé et vénéneux que le sien, si tu as réellement été son complice là-bas, si tu as alimenté sa fièvre jusqu'au vertige, alors tant pis pour toi, tu finiras comme lui, dans ta pourriture et ta merde !

– Allô Blaise, c'est Charente. Le vieux Grangé vient de m'appeler.

– Grangé ? Qu'est-ce qu'il a encore ce pochard de garde-chasse ?

– Tu sais qu'il nous aide avec les chiens, hein ?

– Ouais... il adore balancer tout ce qu'il peut, ça je sais !

– Bon écoute, il fouinait avec ses jumelles en bas de la colline des Vignal et il a vu que l'eau de leur étang s'est arrêtée de couler de la vanne, et après il a aperçu quelqu'un qui redescendait vers leur ferme. Il n'a pas pu identifier la personne mais il dit qu'il a bien reconnu la parka de Denis Vignal.

– Ah ouais ? La parka ? Et il avait combien de grammes dans le sang, le Grangé, tu as vérifié ?

– Arrête... je sais que tu ne peux pas le saquer mais son info a l'air bonne. Et de toute manière, si la vanne ne fuit plus c'est que quelqu'un est intervenu parce qu'un truc comme ça ne se répare pas tout seul dans la neige et le froid, tu es d'accord avec ça, hein ?

– Ouais.

– Et tu vois qui à part les proprios pour aller s'inquiéter de ces poissons ? Tu comprends ce que je veux dire ?

– Ouais... je crois.

– Alors écoute, tu vas aller jusqu'à l'étang pour vérifier ça et tu me tiens au courant très vite.

– Quoi, maintenant ?

– Oui, maintenant, tu as largement le temps avant la nuit. C'est toi qui habites le plus près de la zone déneigée de la D121, et de toute manière je n'ai personne d'autre. Mais tu laisses ton fusil chez toi. Je ne veux pas d'embrouille si tu croises quelqu'un.

Blaise arrive au sommet de la butte qui surplombe l'étang et comprend que le vieux Grangé n'a pas divagué. Les racines des arbres

qui bordent les rives sont entièrement recouvertes jusqu'à la base des troncs et des plaques de glace brisée flottent librement à la surface de l'eau comme les pièces d'un puzzle désordonné.

– Putain, c'est quoi ça ?

Il place son corps de biais et dévale la butte en projetant ses raquettes le plus loin possible et, une trentaine de mètres plus bas, tombe sur une traînée de traces encore fraîches serpentant vers la forêt, puis bifurquant vers l'ouest en direction de la maison des Vignal. Il s'approche de l'endroit où elles dévient brusquement et découvre, au milieu d'une étendue de neige piétinée, deux lignes d'empreintes plus petites qui fuient tout droit vers le sous-bois. Il s'agenouille devant une trace bien marquée, l'examine avec précaution et identifie sans mal les quatre pelotes griffues d'une patte de berger allemand.

– Voilà, voilà... mais tu vas où mon salaud ?

Il sort son arme de poing de son étui de ceinture et suit la ligne de pointillés qui serpente vers les arbres, le pistolet automatique tendu à deux mains devant lui comme pour un assaut. Bientôt, les empreintes s'arrêtent au pied d'un grand chêne, au centre d'une clairière en cuvette, ronde comme une petite arène naturelle. Blaise fait deux fois le tour du tronc et reste interdit : les traces ne repartent d'aucun côté, comme si l'animal avait grimpé à l'arbre. Il lève les yeux vers les branchages et laisse échapper un ricanement en se disant qu'un berger allemand, même bien dressé, ne sera jamais un puma. Il s'accroupit devant deux empreintes et les détoure du bout du canon du pistolet, puis scrute le relief vallonné qui a pris des teintes cendrées dans les premières lueurs du crépuscule. Il ne lui reste qu'une heure et demie avant la nuit, il ne veut pas se laisser piéger.

– Je reviendrai pour toi. Je te trouverai.

Il arrive par le flanc ouest de la bâtisse qui jouxte la forêt et perçoit immédiatement un silence étrange autour de lui. Aucun piaillage d'oiseau dans le ciel lourd de nuages menaçants. Aucun bruissement de feuilles à la cime des arbres. Aucun bruit de machine ou de véhicule au lointain. Comme si animaux et humains avaient fait alliance avant son arrivée pour retenir le souffle de la nature et ne laisser, pour l'accueillir, que l'odeur du chien mort pourrissant dans la tombe ouverte. Il se rapproche prudemment de la fenêtre où a réapparu la Vignal dans la matinée avec son fusil de chasse et entend

des vociférations d'homme dans la maison, de plus en plus proches. Il aperçoit une lueur rousse et tremblante qui projette une ombre difforme sur le plafond de la pièce plongée dans le noir. Il pose sa main droite sur la crosse de son pistolet, fait trois pas en avant vers le mur de la façade et se place juste au-dessous de la fenêtre en retenant sa respiration. Alors, derrière la vitre, la forme d'un visage émerge des ténèbres comme l'image d'un spectre aux orbites creuses, où s'allument soudain deux lueurs, puis s'éteignent en même temps que la flamme de la bougie. Il reste figé sur place. Il ne sait pas définir ce qu'il vient de voir. Il ne sait pas s'il a croisé le regard d'une créature surnaturelle ou celui d'un homme qui se cache dans l'obscurité, mais dans tous les cas il s'est senti transpercé par une onde de colère et de haine qui a fait vaciller ses jambes. Il inspire un grand coup et s'avance vers la droite pour contourner la bâtisse par le flanc opposé et longer la façade arrière de la maison. Une cinquantaine de mètres plus loin, au moment où il passe l'angle du mur, une salve d'aboiements jaillit derrière lui, ou devant, il ne sait pas, suivie d'un long grognement hostile, presque un rugissement. Il sort son pistolet de son étui, tourne plusieurs fois sur lui-même, s'élance en courant vers le hangar agricole accolé aux dépendances, balayant fiévreusement du regard la vallée grisâtre qui s'est ouverte devant lui comme une fosse opaque. Alors un froissement de feuilles rompt le silence dans son dos et il n'a pas le temps de relever son arme : une coulée de lave en fusion traverse son cou, il pousse un hurlement de douleur et ses tympan crèvent de l'intérieur. Ses poumons explosent dans un geyser de salive et de sang, ses jambes plongent au centre de la terre et il suffoque en tourbillonnant dans le monde renversé. Pendant une milliseconde, ou une éternité, il distingue le pistolet qui flotte encore dans sa main, mais le ciel tout entier a déjà chaviré, son crâne fait des tours sur lui-même comme un astre fou, et lorsque sa bouche perçoit le goût de la mâchoire qui la déchire, une pluie acide ravage sa gorge, sa cervelle éclate en milliards de petites comètes rouges et il n'a plus au fond des yeux que la lueur de l'éclair qui est déjà la nuit.

Lorsqu'il comprend qu'aucune force ne s'oppose plus à la pression de ses crocs, l'animal lâche le cou béant de Blaise qui gît dans une flaque de sang et de glace, le bas du visage broyé et un œil arraché. Il

relève son museau vers la bâtisse, puis s'éloigne vers la forêt en laissant derrière lui deux lignes de traces rouges qui font comme un chemin de fleurs sur l'étendue blanche.

David Sedar se précipite dans la cuisine, s'approche de l'escalier qui descend vers la cave de la chaudière en criant encore « Madame, Madame », et soudain un gémissement aigu remonte du bas des marches. Il dévale l'escalier et trouve la femme allongée sur le ciment, les jambes repliées, balbutiant des mots incompréhensibles.

Il réussit à la redresser, approche la bougie de son visage, sent son haleine lourde et alcoolisée.

Elle écarquille les yeux, le dévisage.

– Oh ! Tu es revenu... tu m'as trouvée... Mon Dieu, j'ai cru que tu étais parti.

Il ne veut pas qu'elle le tutoie, qu'elle le manipule encore ! Il lui prend le bras et le serre avec force en laissant éclater sa colère.

– Les poissons ne vont pas crever ! J'ai bouché la vanne ! J'ai fait ça pour vous ! Mais j'ai vu la voiture dans l'étang ! Monsieur Denis est mort ! Et vous m'avez menti depuis le début !

– Qu'est-ce que tu dis ? Ne crie pas... tu me fais peur.

– Je dois savoir maintenant ! Je dois savoir ! Votre mari m'a trahi mais vous aussi, vous vous êtes servie de moi ! Et le gendarme est revenu et il m'a vu ! Il est là, dehors !

– Lâche-moi... attends...

– Je ne peux plus attendre ! Tout est faux ici ! Tout est faux ! Si vous ne me répondez pas, je vous remonte sur votre lit et je pars !

– Calme-toi... j'ai mal... le gendarme ne rentrera pas ici. Il ne le fera pas.

Elle dégage son bras, se hisse un peu et parvient à s'adosser au mur.

– J'ai glissé... je ne tiens plus debout... je sais que tu me prends pour une alcoolique, mais ce n'est pas que ça... Dis-moi ce qu'il s'est passé avec cette jeune fille à M'bour. Dis-moi ce que tu sais, tout ce

que tu sais, et après je répondrai à tes questions.

– Quoi ? Mais qu'est-ce que je peux vous apprendre de plus sur votre mari ? Il ne vous a pas parlé de Sahaba ?

– Non ! Jamais !

David Sedar est surpris par la rage aigre qui sort de la bouche de la femme.

– Tu ne comprends pas ? Il s'est complètement fermé après que les gendarmes sont venus lui apporter une convocation à Lyon... J'étais au lit, il a poussé la porte de ma chambre avant de descendre, mais je me suis levée, je les ai entendus se faire des politesses, « Bonjour monsieur Charente », « Bonjour monsieur Blaise », « Bonjour monsieur Vignal », « Il n'y a pas de commission rogatoire internationale mais vous serez entendu comme témoin, avec des responsables de votre ONG, ce ne sera qu'une formalité, mais il faut y aller », « Bien entendu messieurs, comptez sur moi, je vous offre un café ? ». Oh, ça sonnait tellement faux leur blabla ! Après leur départ, je suis descendue et je l'ai retrouvé prostré sur le carrelage, dans un coin de la cuisine. Il avait les yeux fous, il tremblait et chialait comme un enfant. J'ai voulu m'approcher mais il m'a rejetée violemment en criant « Va-t'en ! Va-t'en ! Ils vont tous me lâcher ! Je suis foutu ! ». Je ne l'avais jamais vu comme ça... jamais... Plus tard, il a réussi à me dire par bribes de phrases et entre deux crises de larmes que des maîtres chanteurs soi-disant témoins oculaires l'accusaient d'une chose horrible et absurde à M'bour, d'avoir étouffé une jeune malade dans son lit, et qu'il serait interrogé deux jours plus tard à Lyon. Il suffoquait et s'étranglait dans ses pleurs. Ce sont les derniers mots que j'ai entendus sortir de sa bouche. Je ne comprenais rien. Je ne voyais pas pourquoi il était terrorisé si tout cela n'était qu'une grossière machination. Mais je m'abrutissais déjà de calmants et de somnifères et je ne pouvais pas faire grand-chose pour lui, alors je l'ai laissé seul dans son mutisme, et dans la nuit, quand j'ai été capable de réfléchir un peu, j'ai réellement commencé à douter...

Elle a retrouvé un peu de force et le fixe dans la lueur de la bougie. Il n'arrive pas à lire dans ses pupilles. Il n'a jamais pu. Elle continue à l'impressionner et à l'apitoyer en même temps, comme si deux forces contraires se disputaient la lumière de son regard.

Elle reprend son souffle.

– Parce qu'au début, je n'ai pas cru une seconde à cette

accusation... pour moi, la calomnie et le chantage à l'argent étaient les seules causes possibles de sa crise, mais... après l'avoir vu si bouleversé, si anéanti, j'ai su que c'était très grave... alors j'ai fouillé partout et j'ai trouvé son cahier... « ma bien-aimée » !... quel hypocrite !... toute sa vie avec moi n'a été qu'un mensonge... je lui en veux tellement ! S'il a fait ce dont on l'accuse, mon Dieu, je... je ne pourrai jamais lui pardonner ! Jamais ! Je ne peux pas imaginer ça... je ne peux pas... aucun homme n'a ce droit ! Et le pire c'est que, dans son cas, je ne suis même pas sûre qu'on parle d'abrégé les souffrances de quelqu'un ! Parce que le droit de vie ou de mort n'appartient à personne, et surtout pas à un imposteur comme Denis qui a passé sa vie à sucer le sang de ses proches pour se donner l'illusion d'exister. Qui me dit qu'il ne s'est pas aussi servi de l'agonie et de la mort de cette enfant pour ça ? Qui me dit qu'elle n'est pas devenue un personnage de sa folie ? Et si c'était moi la mourante ? Est-ce qu'il m'achèverait aussi sous un oreiller ? Dis-moi ce que tu sais, David Sedar ! Ne mens pas ! Et après je t'aiderai. Je dois savoir si l'homme brillant que je croyais connaître a pu perdre la tête et aller jusque-là... Mais si tu veux encore lui ressembler, et le protéger, alors joue ton rôle jusqu'au bout, finis ce qu'il a commencé, parce que moi aussi je suis condamnée.

David Sedar rapproche son visage très près du sien.

– Vous croyez que je l'ai aidé à faire cette chose horrible ? Vous croyez ça, madame ? Mais vous divaguez ! Vous ne pouvez pas me soupçonner ! Je ne sais rien de ce qui s'est passé dans la case ! Rien ! Le jour où c'est arrivé, je fumais une cigarette à l'extérieur et lorsque monsieur Denis est ressorti, on aurait dit un fantôme. Il a simplement dit : « Elle est morte. » J'ai vu qu'il avait des marques rouges au cou et que le médaillon avait disparu. Il était mon patron et mon modèle. Je n'avais aucune raison de douter de lui. Après, la tante est arrivée avec le marabout. Ils nous ont forcés à partir parce qu'ils avaient des rituels et des cérémonies à préparer et nous n'étions pas les bienvenus. J'étais en conflit avec eux à cause de la religion, ils ne m'aimaient pas et c'était réciproque. Alors, après l'enterrement, ils ont pris à part monsieur Denis et ont menacé de l'accuser et de le dénoncer à la police s'il ne leur donnait pas de l'argent, beaucoup d'argent. Moi, j'ai été dégoûté par leur chantage, j'ai voulu intervenir, mais monsieur Denis me l'a interdit. Il m'a dit qu'il savait quoi faire et que je devais

absolument rester en dehors de ça. Mais je voulais l'aider, et lorsque j'ai compris qu'il n'avait pas récupéré son médaillon, j'ai pensé qu'il serait une preuve contre lui si ça tournait mal, je savais qu'il était à vous et qu'il y tenait beaucoup, alors la dernière fois que je l'ai vu, je lui ai juré que je le retrouverais et que je le lui ramènerais, où qu'il soit, parce que c'était moi qui l'avais entraîné dans cette sale histoire et que c'était à moi de l'en sortir. Et puis il est parti à Dakar, et je n'ai plus jamais eu de nouvelles... mais je croyais toujours en lui...

– Et maintenant ?

David Sedar baisse la tête.

Ils restent tous deux silencieux pendant un long moment.

Puis elle reprend d'une voix adoucie.

– Écoute... Lorsqu'il est revenu de Lyon, après l'audition, il s'est enfermé dans la bibliothèque sans me dire un mot. Dans la nuit, j'ai entendu Junior aboyer et la voiture démarrer. Je me suis levée et j'ai trouvé la note que je t'ai montrée. J'ai réussi à descendre et à sortir dans la nuit avec mon chien. La voiture s'était engagée à grande vitesse sur le chemin vers l'étang, sans phares. J'ai coupé par le champ et il ne nous a pas vus arriver. Il a percuté Junior à la tête de plein fouet et, en entendant le bruit du choc, j'ai su qu'il ne se relèverait pas. Denis m'a aperçue au dernier moment en travers du chemin, il a fait un écart et il a perdu le contrôle. La voiture a plongé dans l'étang et s'est enfoncée en quelques secondes... Je ne sais pas comment il a fait, mais je l'ai vu réapparaître en nageant vers le bord. Je l'ai aidé à sortir de l'eau glacée, il était frigorifié mais il a pu marcher, et quand nous nous sommes retrouvés dans la maison, il me regardait hébété, il ouvrait la bouche mais aucun son ne sortait de ses lèvres. Au début, j'ai cru qu'il simulait, mais non, c'était le choc, il est resté comme ça, ahuri et muet, à me fixer en grelottant. Malgré mon état, j'ai aidé Denis à se réchauffer, je lui ai donné deux Lexomil dans un verre de thé et après une demi-heure il s'est endormi profondément. Dans la nuit, il a commencé à neiger très fort. Toutes les traces ont été recouvertes. Le lendemain, avant qu'il ne se réveille, je ne sais pas comment j'ai trouvé la force de redescendre et de creuser la tombe de Junior sous la neige. Je ne pouvais pas le laisser comme ça... Quand Denis s'est réveillé, il ne parlait toujours pas. C'était très étrange, il comprenait ce que je disais, secouait parfois la tête pour signifier « oui » ou « non », mais sa bouche ne pouvait simplement pas articuler

un mot, et il avait une terrible détresse dans les yeux. Je lui ai donné un carnet et un crayon et il a commencé à répondre par écrit en style télégraphique à des questions basiques. Il n'a pas voulu que j'appelle le médecin ni les pompiers pour l'amener à l'hôpital. Je ne savais plus quoi faire. Plus tard dans l'après-midi, Blaise et Charente m'ont téléphoné pour me dire qu'ils arrivaient pour débriefer sa convocation à Lyon. Quand Denis les a vus approcher par la fenêtre, il s'est mis à trembler comme un agneau malade. J'ai compris que, dans l'état où il était, il ne pourrait pas affronter la situation... et moi... moi, je ne voulais pas qu'ils me le prennent et qu'il se ferme complètement... je voulais le garder encore pour qu'il me dise en face ce qu'il avait fait ou pas à cette jeune fille ! À moi seule ! Les yeux dans les yeux ! Alors je l'ai caché dans la maison, et j'ai menti... je leur ai dit qu'il n'était pas revenu de Lyon, que je n'avais aucune nouvelle. Et je leur ai montré la note manuscrite qu'il avait laissée... Oui, j'ai fait ça... c'était irresponsable, illégal, tout ce qu'on veut, mais je l'ai fait...

– Alors... il est vivant ! C'est ça ? Il est vivant !

Elle se tait, secoue la tête, souffle la bougie et leurs visages disparaissent dans le noir.

– Qu'est-ce que vous faites ? Pourquoi vous éteignez ? Ou est-il ? Où est-il ?

– Tu dois partir, David Sedar, maintenant... Je ne peux plus rien pour toi... ni toi pour moi... j'ai échoué... nous resterons ses créatures... et ses victimes... remonte les escaliers et va-t'en... Il y a une enveloppe avec de l'argent dans mon armoire à linge, sous les draps. Prends-la et sauve-toi... sauve-toi...

David Sedar fouille nerveusement dans ses poches, retrouve les allumettes et rallume la bougie.

Devant lui, la femme a la tête renversée contre le mur, les yeux mi-clos.

– Écoutez-moi, madame ! Je ne peux pas fuir... même si vous avez raison... je crèverais de remords et de haine de moi-même si je renonçais...

– Renoncer à quoi ?

– À... à croire qu'il y a quelque chose, une histoire, une autre vie... à savoir si j'ai fait ce qu'il fallait, si monsieur Denis m'en a vraiment cru digne, ou si je n'ai été qu'un guignol de plus dans la tête d'un charlatan dépressif... je n'ai plus rien à perdre ici... j'irai jusqu'au

bout...

Elle rouvre les yeux où perlent de lourdes larmes.

– Alors c'est écrit... Derrière toi, au fond de la cave... tu trouveras peut-être quelque chose...

David Sedar se retourne et tend la bougie vers l'obscurité. À cinq ou six mètres d'eux, il distingue un mur de briques et la forme d'une porte.

À mesure qu'il avance vers elle, une odeur de pourriture et d'excréments le prend à la gorge et le renvoie aux fosses putrides qu'il arpenterait pour le dispensaire, toujours préparé au pire quand des relents de chair en décomposition remontaient vers lui.

Il arrive devant la porte en métal, actionne la lourde poignée.

Elle est verrouillée par une grosse clé engagée dans la serrure.

Il tourne la clé, pousse la porte, la main gauche plaquée sur sa bouche et son nez pour faire barrage au souffle pestilentiel qui s'échappe de la cave.

Il tend la bougie vers l'avant, distingue la forme de la chaudière, fait trois pas vers elle.

Il n'a pas le temps de l'atteindre : dans son dos, la porte claque.

Puis le pêne du verrou dans la gâche. À deux reprises.

Son cœur saute dans sa poitrine.

Il reste interdit : la femme l'a enfermé !

Il se précipite en arrière, frappe furieusement contre la porte.

– Qu'est-ce que vous faites ? Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi !

Il est pris au piège.

Il redouble ses coups, enfonçant plus profondément les échardes dans son poing à vif.

La voix rauque de la femme traverse l'épaisseur du métal.

– Cherche en toi... va jusqu'au bout... reprends-lui les mots qu'il t'a volés... je reviendrai te chercher...

– Ouvrez-moi !

Il martèle avec rage la porte mais, après un long silence, il comprend qu'elle n'est plus de l'autre côté.

Il éclaire l'intérieur de la cave, contourne la chaudière et bute sur un tas de couvertures et de linges empilés.

Il s'écarte sur la droite mais le tas s'ébranle et un petit cri à peine audible rompt le silence.

Il sursaute en pensant à un rat et donne instinctivement un coup de pied dans les linges.

Comme rien ne bouge, il allonge la jambe et fouille le tas avec sa chaussure.

Un cratère s'ouvre entre les tissus, s'évase lentement et laisse apparaître des mèches hirsutes et le haut d'un front maculé de poussière et de crasse.

Le cœur de David Sedar vacille.

Lentement, dans le halo blafard de la bougie, il voit émerger un visage cireux mangé par une épaisse barbe.

Malgré la pénombre, il reconnaît sur-le-champ le regard injecté de sang qui le fixe intensément.

– ... Vous ?

La bouche de l'homme s'ouvre derrière les longs poils et se tord douloureusement.

– Da... vi...

Elle tente d'articuler d'autres sons mais n'émet plus que des hoquets noyés de salive et de larmes.

David Sedar est incapable de penser clairement devant l'être plus animal qu'humain qui geint à ses pieds. Son esprit se refuse à accepter ce qu'il voit, et ce que cela signifie immédiatement pour lui, alors, comme chaque fois que l'inconcevable est survenu dans sa vie depuis son enfance, et qu'il a dû y survivre, il laisse son corps prendre le relais, et, par réflexe, s'agenouille, écarte les linges fétides, attrape sous les aisselles le corps avachi devant lui et le hisse d'un seul mouvement pour l'adosser contre la chaudière éteinte.

En le déplaçant, il découvre dans les plis d'une couverture un carnet et un crayon.

Il les lui place entre les mains et murmure nerveusement :

– Écrivez si vous ne pouvez pas parler. Écrivez !

L'homme gémit piteusement, dégage un bras en tremblant, saisit le crayon avec difficulté, et commence à tracer au ralenti des lettres, comme s'il réapprenait à écrire.

Après de longues minutes d'effort, il laisse retomber sa main et demeure prostré.

David Sedar retourne le carnet et déchiffre les lettres trop espacées

entre elles :

pardon

À genoux devant, David Sedar n'éprouve plus rien, ni colère, ni rancœur, ni pitié. Rien. Simplement une sensation de vide et d'écœurement.

– Elle vous retient prisonnier ?

L'homme hausse les épaules et secoue faiblement la tête sans la relever, comme pour signifier que la question n'a pas de sens.

– Depuis quand êtes-vous là ?

L'homme se gratte longuement la barbe, et se remet à tracer péniblement :

ne sais plus

sédatifs

– Mais... que veut-elle ?

Le visage de l'homme se crispe sur un rictus amer et sa main s'anime un peu.

punir

L'homme relève la tête et David Sedar a involontairement un mouvement de recul.

– Pour Sahaba ?

Aux sonorités du prénom de la jeune fille, le regard de l'homme s'éclaire imperceptiblement.

elle a souri

avant

– Avant ? Avant quoi ?

Les pupilles de l'homme se figent sur une expression d'infinie dureté, et sa main trace des lettres plus resserrées.

aide-moi

une dernière fois

Épilogue

Parfois je ne sais plus si j'ai vécu ces trois jours ou si je les ai rêvés.

Mais le plus souvent, la nuit, devant mon secrétaire, lorsque ma plume crisse sur le papier rugueux, je ne me pose pas la question de leur réalité car tout me revient instantanément, à l'endroit, à l'envers, dans tous les sens, jusqu'au moment où la boucle de l'espace et du temps se referme sur le corps inerte et glacé de Denis Vignal, et me projette dans le vallon enneigé où sa femme m'a aidé à venir au monde.

Les gendarmes nous ont retrouvés deux nuits après qu'elle m'a enfermé dans la cave.

Son mari est mort durant la première, à mes côtés, pendant mon sommeil.

Les gendarmes ont trouvé deux tubes de sédatif vides dans sa poche, enroulés dans un morceau de papier sur lequel était écrit qu'il venait d'en avaler le contenu.

Les enquêteurs ont fait authentifier son écriture et ont finalement conclu à un suicide. C'est pour cela que je n'ai pas été inquiété, même s'ils m'ont considéré comme suspect pendant plusieurs semaines.

Ils m'ont demandé, à la fin de chaque interrogatoire, si j'avais quelque chose à dire sur la mort atroce et déconcertante du gendarme Blaise et, à chaque fois, je leur ai répondu que je ne savais rien de plus que ce qu'ils m'avaient dit eux-mêmes.

Diane Vignal a été inculpée pour séquestration et homicide involontaire du fait de la présence dans la cave des tubes de sédatif qui lui avaient été prescrits. Elle a reconnu les faits et a toujours témoigné en ma faveur pour me disculper.

Quatre mois plus tard, après plusieurs séjours en centres de rétention et une escale à Madrid, j'ai été renvoyé au pays.

Dans l'avion, parmi la vingtaine de migrants africains expulsés, j'étais le seul à ne pas pleurer.

Maintenant, Diane Vignal s'éteint lentement dans un hôpital à Lyon.

Dans une lettre manuscrite que le curé de Hauterives m'a fait parvenir, elle m'a écrit tout ce que j'ignorais sur les cinq jours que j'ai passés dans sa maison, mais n'a jamais évoqué la cave, ni même exprimé de regrets.

Je n'ai pas répondu à sa lettre.

Le David Sedar auquel elle l'a adressée est resté près de la chaudière, à côté du corps de son mari, et l'homme que je suis aujourd'hui ne peut pas lui écrire la vérité qu'elle attend.

En arrivant à M'bour, j'ai creusé un trou dans le sable, face à la mer, j'y ai jeté les feuilles de route de monsieur Denis et je les ai arrosées d'essence.

J'ai craqué une allumette et elles se sont enflammées dans un grand souffle irisé qui a fait danser l'horizon devant moi comme un merveilleux mirage.